GAMBA CURTA

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30501805

4. 1162

TRAITÉS
DE LA
PRATIQUE
POUR LA CURE
DES
MALADIES VÉNÉRIENNES,
ET DE CELLES
DE L'URÊTRE.

Par Mr. le Docteur GAMBA CURTA, *Chirurgien de la Cour de SA SERENISSIME EMINENCE, Monseigneur l'Evêque & Prince de Liège.*

A PARIS,
Et se vend
A LIEGE, Chés EVERARD KINTS, Imprimeur de S. S. E. 1750.

715 dd bis

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR
MONSIEUR
DE NOEL,
DOCTEUR EN MEDECINE.

MONSIEUR,

LA plûpart de ceux qui écrivent, ont l'ambition déplacée de produire leurs ouvrages, à la faveur du nom respectable de quelques Seigneurs à qui ils les dédient. Pour moi j'imagine que celui d'un Médecin aussi habile & aussi connu que Vous, donnera

du relief à celui que j'ai l'honneur de Vous préſenter, ſi Vous daignés le favoriſer de Votre approbation.

Il ſemble que ce ſoit, de ma part, une temerité que d'entreprendre de parler des Maladies Vénèriennes, après ce qu'ont écrit ſur ce ſujet tant de doctes plumes. Je devrois naturellement appréhender de tomber dans la redite ; cependant j'éviterai la répètition.

La plus grande partie de ceux qui ont traité cette matière, l'ont conſiderée dans le point de vüe Tèorique & Phiſique. Ils ont donné pleine carrière à leur érudition, pour pénètrer en Philoſophes les cauſes & les principes de ce contagieux mal. Je me pro-

poſe de ſuivre une route oppoſée, je me borne aux ſimples Règles de la pratique, & à faire part au Public des Obſervations qu'une expèrience de 19. années m'a fait faire ſur la cure de ces Maladies, dans leſquelles on voit tous les jours les malades trompés, & mis en danger par l'impéritie de ceux à qui ils s'adreſſent pour les guérir.

C'eſt cette expèrience, MONSIEUR, dont j'ai éprouvé le ſuccès, qui m'a fait hazarder de mettre au jour, ſous Vos Auſpices, la mètode dont je me ſuis ſervi, & me ſers encore tous les jours avec réuſſite, pour faire la grande cure. Je n'ai d'autre deſſein que celui d'être utile au Public.

Peu curieux d'entrer dans le détail abſtrait d'une ſavante Téorie, je n'entens parler que des Régles de la pratique, & l'on ne peut diſconvenir que les plus ſublimes diſſertations doivent baiſſer pavillon à l'aſpect des Leçons de l'Expèrience.

Je ſoumets bien volontiers, MONSIEUR, mes réflèxions à Votre déciſion. Je ſais qu'on ne peut conſulter un Oracle plus sûr. Vous réünisſés en Vous la ſçience d'une Téorie éclairée à une pratique conſommée. Perſonne n'eſt donc plus en état de juger ſainement de mon Ouvrage. S'il obtient Votre ſuffrage, je ſerai pleinement ſatisfait de mon entrepriſe ; ſi au contraire je ne réüſſis pas parfaitement, Vous me ſaurés du

moins gré de mon zèle, & j'eſpère que Vous voudrés bien me faire part de Vos judicieuſes Obſervations.

Ce ſeroit ici, MONSIEUR, le véritable endroit de placer Votre Eloge, & de faire le détail de Vos lumières dans le grand Art de la Médecine, que Vous profeſſés avec un applaudiſſement univèrſel; mais 1°. *ce ſeroit faire ſouffrir Votre modeſtie.* 2°. *Je ne ſerois qu'un foible écho de la renommée; & ce que je pourrois dire, ſe trouveroit toujours bien au-deſſous de la réputation que Vous Vous êtes acquiſe par Vos Talents. Il eſt donc plus prudent de me reſtraindre à Vous demander Votre bien-veillance pour ce foible eſ-*

EPITRE DEDICATOIRE.

ſai de ma plume, & à Vous prier de l'accepter comme un gage aſſuré de l'hommage que je rends à Votre mèrite, & de la parfaite vénèration avec laquelle je ſuis

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur GAMBA CURTA.

PRA-

PRATIQUE DES MALADIES VENERIENNES.

CETTE contagion, dont les ſuites ſont ſi dangereuſes & ſi funeſtes, demande une attention toute particulière de la part de ceux qui veulent ſe mêler de la guérir ; il eſt donc néceſſaire d'établir des regles certaines, tant pour la pratique de la guériſon de ce mal, que pour connoître clairement & avec certitude les Maladies réellement vénèriennes, & les diſtinguer de celles qui quelquefois paroiſſent telles, & ne le ſont cependant pas. Faute de faire prudemment cette diſtinction, l'on

tombe ſouvent dans des erreurs d'où naiſſent des inconvenients auxquels il n'eſt plus poſſible de remédier. Après avoir démontré les principes qui induiſent à cette connoiſſance, j'indiquerai la mètode dont je me ſers avec ſuccès pour la grande cure, & je joindrai les obſervations que l'uſage & la pratique m'ont fait faire.

J'ajouterai à la ſuite de cet Ouvrage un Traité des Maladies de l'Urètre. La connexité de ces Maladies, qui preſque toutes proviennent de Cauſes vénèriennes, eſt là véritablement en ſa place, & je crois que le Public ne ſera pas fâché de l'y trouver, & d'y remarquer des Cures qui tiennent du prodige par l'invétération des maux qui en étoient les principes, & auxquels j'ai eu le bonheur de pouvoir trouver du remède, & de guérir radicalement ceux qui en étoient attaqués.

La dernière guerre, dont le théatre a été ſi proche de nos Cantons,

m'a fourni avec abondance de fréquentes occaſions & fait faire de nouvelles & importantes découvertes.

La multitude d'Officiers de l'une & l'autre Armée, qui ſe ſont adreſſés à moi pour avoir du ſoulagement, a beaucoup augmenté l'expèrience que j'avois déja acquiſe ſur les Maladies vénèriennes, & ſur celles de l'Urètre.

On ne doit point être ſurpris que des cœurs échauffés de la noble ardeur d'acquerir de la gloire, donnent à Vénus les moments de loiſir que Mars leur laiſſe. Les devoirs & les perpétuelles occupations de l'Etat militaire ne laiſſent point aux Guerriers le tems de former des paſſions délicates. Ils ne peuvent gouter les plaiſirs qu'à la dérobée, & par conſéquent ſont obligés de s'adreſſer aux perſonnes du Sèxe, dont la bonne volonté prévient, ou ne laiſſe point languir les déſirs, & de-là naiſſent les tri-

ſtes ſuites des Maladies vénèriennes preſqu'inſéparables d'un commerce ſi haſardeux.

Quand on éprouve ces funeſtes accidens, on ne doit rien ménager pour extirper radicalement un venin, qui en corrompant la maſſe du Sang, non ſeulement infecte pour toute la vie, mais même communique ſon poiſon aux infortunées Compagnes du ſort de celui qui s'eſt négligé, & le fait paſſer juſqu'aux enfans qui naiſſent de cette union.

Souvent on ſe laiſſe tromper par l'appas ſéducteur d'un mènage mal-entendu, en s'adreſſant à gens qui ſe donnent pour guérir à bon compte, & dont on païe par la ſuite bien cher le bon marché. Ils font à la vérité ceſſer les ſimptômes extérieurs, pallient, & adouciſſent le mal, mais ils renferment le loup dans la bergerie qui y cauſe dans la ſuite un horrible ravage.

Ce n'eſt point en donnant dans

le merveilleux d'une théorie armée de grands mots, qu'on parvient à la connoiſſance des Maladies. Les principes les plus certains, & auxquels on doit s'attacher uniquement, ſont de connoître la nature du mal & le tempérament du malade, pour proportionner ſes remèdes ſuivant la qualité de l'un & la force de l'autre ; toute autre route conduit infailliblement à l'erreur, à la tromperie & à l'illuſion.

Rien n'eſt ſi pernicieux, ſur-tout dans la cure des Maladies vénèriennes, que ces Médecins à ſiſtêmes, qui toujours enyvrés de miraculeux, cherchent à ébloüir par de grands termes, & ſe bornant à la ſuperficie, ne cherchent point à ſcruter la nature. Le Savant Hypocrate les a terraſſés d'un coup de plume, & ce docte Médecin, s'attachant véritablement aux cauſes naturelles des Maladies qui obſèdent nos corps, établit par princi-

pes phiſiques, les remèdes qui nous ſont néceſſaires.

Qu'un malheureux Malade giſſant dans ſon lit, entende ſon Médecin étaler avec énèrgie que le corps humain eſt compoſé de ſolides & fluides, que les ſolides qui contiennent la liqueur ſont trop forts ou trop foibles, trop ſerrés ou trop lâches, trop élaſtiques ou ſans reſſorts, ce qui cauſe une infinité d'humeurs croupiſſantes qui circulent trop foiblement ou trop vîte, qu'il arrive de-là que le ſang eſt trop épais, trop compact, trop fluide, trop aqueux, trop acide, & cent autres diſcours de cette eſpèce. Si le Malade ſouffre toujours, s'il ne reçoit aucun ſoulagement, aucun adouciſſement à ſon mal, s'il eſt toujours accablé de douleurs cuiſantes, s'il dépèrit à vûë d'œil, s'il s'affaiſſe & s'anéantit de jour en jour. S'imagine-t-on que ces grandes diſſertations l'amuſeront beaucoup ? Non. Qu'un Praticien au

contraire dénué de ces connoiſſances ſublimes & de ces grands raiſonnemens ; mais appuïé ſur une ſolide experience lui indique, ordonne & faſſe prendre des remèdes, qui le ſoulagent, le guériſſent, le rétabliſſent, & lui rendent la ſanté, il le regardera comme un Ange envoié du Ciel pour ſa gueriſon. Il faut donc convenir de la ſupèriorité de l'expèrience & de la pratique, ſur la plus éminente thèorie.

Dans les Maladies vénèriennes, ſans beaucoup ſe creuſer l'imagination, il eſt facile de pénètrer la cauſe, elle eſt toute naturelle, il ne s'agit donc que d'examiner quelle eſt la nature de la Maladie, parce qu'il en eſt de beaucoup de differentes ſortes. Il s'agit de conſiderer la qualité du *Virus*, de voir les progrès qu'il a fait, & juſqu'à quel point il a infecté la maſſe du ſang ; car ſouvent une Maladie de peu de conſéquence dans ſon ori-

gine, & que de ſimples remèdes auroient facilement guéri, devient très-ſérieuſe faute d'avoir arrêté dans ſon principe la communication du venin, & d'avoir ſuivi le ſage précepte. *Principiis obſta citò Medicina paratur.*

On ne doit pas s'attendre à trouver dans ce petit Ouvrage, les divers remèdes dont je me ſers pour traiter & guérir les différentes Maladies vénèriennes ; ce ſeroit même un mauvais préſent que je ferois au Public ; j'augmenterois par-là le déſordre & l'abus, qui ne ſont déjà que trop grands. Les Remèdes pour ces Maladies, ne ſont point comme une ſelle à tous chevaux. Le plus ou le moins & la qualité, dépendent de la pratique. Il faut de la prudence pour bien ménager la cure qu'on entreprend, ſans quoi il en peut réſulter de ſiniſtres effets ; il faut beaucoup de circonſpection, pour ſuivre à la piſte les accidens qui précedent, accompa-

gnent & ſuivent la Maladie, pour prendre un parti rélativement aux occurrences. Les circonſtances les font naître & le Praticien ſait ſe prêter & ſe retourner ſuivant l'exigence des cas; l'expèrience de pareils accidens ſert à ſe décider convenablement. Je me contenterai de placer ici le détail de la conduite qu'on doit tenir dans la grande cure, comme étant l'objet le plus important & ſur lequel les moindres fautes deviennent majeures. Entrons en matière.

La Vérole n'eſt autre choſe qu'un venin fort lent, & fort groſſier d'une nature acide, ſalée, corroſive, qui en ſe fixant épaiſſit la limphe, & demeure quelquefois caché, pour ne ſe manifeſter que longtems après. La raiſon en eſt que tous les venins en général n'ont de force, & ne font ſentir leur malignité que lorſqu'ils viennent à ſe développer. C'eſt pourquoi l'expèrience nous apprend qu'un homme

peut avoir & garder cette maladie long-tems ſans le ſavoir. Dans cette confiance, & croiant ſe bien porter, il ſe marie, & quelque tems après communique le venin à ſa femme & aux enfans qui en naiſſent. Il arrive même quelquefois, (ce qui eſt cependant rare) qu'il ne le communique point à ſa femme ni à tous ſes enfans, mais ſeulement à quelqu'un d'eux. J'avoüe cependant que ces cas extraordinaires n'arrivent qu'à ceux qui aiant pris des Remèdes pour des Chaudepiſſes, Chancres, Poulains &c. ſe ſont crûs guéris, & qui par l'impéritie de ceux qui les ont traités, ſe trouvent enſuite attaqués de la Vérole par le venin qui a croupi & ſéjourné, & qui vient enſuite à ſe manifeſter, dans le tems qu'on s'y attend le moins.

Il n'y a point de maladie qui emprunte tant de différentes formes que la Vérole. Elle ſe montre en certains tems, & ſe cache dans d'au-

tres, ſelon la ſaiſon, l'âge & le tempérament à meſure que le levain du *Virus* fermente plus ou moins. Elle paroit quelquefois ſous le maſque de Rhumatiſme, Scorbut, goute, Sciatique, Dartres, Excroiſſances, Tumeurs, Abcès, & autres Maladies dont les Signes équivoques demandent une ſérieuſe attention pour en démêler le principe & la cauſe, & faute de connoiſſance, on riſque ſouvent le *qui pro quo*.

Il faut auſſi diſtinguer les Véroles récentes ou invétérées, les Remèdes ne ſont pas les mêmes pour l'une que pour l'autre, il faut de la circonſpection & de la prudence dans l'examen. Souvent le Mercure devient préjudiciable au lieu de ſoulager : il y a beaucoup de précaution à prendre dans la doze, la préparation & la façon de s'en ſervir; la moindre bévüe en pareille rencontre, peut occaſionner la deſtruction du Malade. Par exemple,

ce ſeroit un entêtement & une folie de s'opiniatrer à vouloir donner la Salivation à ceux qui ont déja paſſé par-là ſans avoir pû guérir, il faut s'y prendre d'une autre façon pour réüſſir.

Outre cela il faut obſerver que quelquefois la Vérole ſe trouve compliquée avec d'autres maladies comme Fiévre, Ptiſie, Epilepſie, Ecrouelles, Scorbut & autres. Dans ce cas il faut bien prendre garde. Chacune de ces Maladies demande ſa cure particulière. C'eſt là où doit ſe ſignaler la prudence du Médecin. C'eſt à lui à connoitre les Simptômes les plus preſſans, afin de ſavoir par où il doit commencer. L'uſage indiſcret du Mercure en pareille rencontre pourroit être d'une dangereuſe conſéquence.

L'on ne ſauroit diſconvenir que le Mercure ne ſoit le plus ſouverain Remède pour la Vérole & les maladies Vénèriennes, mais toutes ne cédent pas à la force de ce

Remède, par exemple, la Chaude-piſſe, les Poireaux, les Verrües, les Caries des os, les Tintemens d'oreilles ſubſiſtent après la grande Cure; chacune de ces Maladies, demande encore une Cure particulière, encore bien que la Vérole ſoit entièrement guèrie.

Pour ce qui eſt des Galles, Dartres, Taches, Puſtules, Bubons naiſſants, & non ouverts, Condilomes, Chancres, Douleurs, inſomnies, Tophus, Nodus, Exoſtoſes non carriées, Surdités, ulcères du goſier, de la bouche & des autres Parties, le Mercure par une Salivation louable & bien ménagée les emporte ordinairement tous & les guérit. Quant aux accidens qui arrivent après le flux de bouche, & qui en ſont une réſultance, on en vient à bout facilement, dès qu'une fois le *Virus* eſt entièrement détruit.

J'ai remarqué que les Véroles les mieux caractériſées & les plus évi-

dentes, ſont plus aiſées à guérir que les douteuſes, & que parmi les Véroles de même datte, il y en a de plus fâcheuſes les unes que les autres, mais j'attribüe cela à la diverſité des temperamens, au plus ou moins de progrès que le venin aura fait, & à la différente diſpoſition des corps qui ſont attaqués de ce mal.

J'ai toujours mis, & mets encore en uſage deux méthodes pour connoître les vrais Simptômes de la Vérole & des accidens qui accompagnent cette maladie. Il eſt important de les connoître parfaitement avant d'entreprendre de traiter ces maux, car la Salivation fait autant de préjudice à ceux qui ne ſont pas attaqués de la Vérole, qu'elle fait de bien à ceux qui l'ont effectivement.

Ces Simptomes ſont de deux eſpèces. Les Senſibles & les Rationels. Les premiers ſont en grand nombre, & cependant peuvent être réduits aux Signes ſuivans, ſavoir

Gonorrée, Chaude-piſſe, Bubons, Poulains, Chancres, Taches, Puſtules, Condilomes, Nodus, Verrües ou Poireaux, Ulcères, Exoſtoſes, Caries, douleurs dans les os, & quelquefois chûte de cheveux ; chacun de ces accidens eſt un ſigne de Vérole particulière, ſur-tout, quand il s'en rencontre pluſieurs réünis enſemble, mais s'il ſurvient encore d'autres circonſtances, c'eſt une Vérole univerſelle qui demande abſolument la Salivation mercurielle pour ſa guériſon. Il ſeroit inutile de la traiter autrement.

Il eſt vrai que ſouvent on peut guérir les Chancres, la Gonorrée, les Bubons vénèriens, les Condilomes & les Poireaux par des Remèdes particuliers où il entre toujours du Mercure ou de la Panacée & ſans avoir recours à la Salivation, mais quand, ſuivant les Simptômes qu'on vient d'indiquer, la Vérole eſt déclarée univerſelle, il n'y a point d'autre voïe. Encore

faut-il obſerver que ſi les Bubons, Poireaux, Chancres, Gonorrées, Chaude-piſſes, & Condilomes ne ſe guériſſent point par les Remédes qu'on emploïe pour leur cure particulière, c'eſt une preuve qu'ils ſont abbreuvés, nourris, imbibés & entretenus par le Virus véroli-que repandu dans la maſſe du ſang, auquel cas il ne faut pas balancer à donner le grand Remède.

Le Simptôme le plus ordinaire de la Vérole eſt, ſelon quelques-uns l'écoulement involontaire de la Semence qu'on nomme Chaude-piſſe ou Gonorrée. Elle eſt toujours accompagnée de douleurs cauſées par l'inflammation du canal de l'Urètre & des reſervoirs contigus, ce qui occaſionne des ſouffrances mordicantes, ou cuiſſons & ardeurs d'urine. Cette maladie, & ſes accidens ſe manifeſtent plus promptement dans les uns que dans les autres, ceux qui en ſont attaqués pour la première fois di-

ſent

ſent qu'ils ſentent une eſpèce de ver rampant dans l'Urètre (idée de malade !) ce prétendu ver n'eſt autre choſe qu'une matière âcre & corrompüe, qui fait effort pour ſe procurer un libre paſſage, & qui trouvant des obſtacles dans le canal irrité par l'acrimonie de cette matière, ne laiſſe ſortir l'urine que goute à goute, ce qui occaſionne une douleur cuiſante & des élancemens juſqu'à l'extrêmité du gland.

Il y a des gens qui penſent que cette matière ne vient point des vaiſſeaux Spermatiques, ils fondent leur opinion ſur ce qu'il eſt impoſſible qu'un homme, ſi fécond qu'on le ſuppoſe, puiſſe fournir autant de ſémence en huit jours qu'il en coule pendant 24. heures dans la Gonorrée. Cet écoulement, diſent-ils, eſt involontaire, & ne produit pas l'épuiſement des forces, comme dans le congrès trop fréquenment réïtéré, ce flux n'eſt

donc autre choſe qu'une ſuppuration virulente de l'Urètre, dont l'origine procède d'un coït impur.

Je n'entreprendrai point de décider la queſtion. Il me paroit ſeulement probable que la Sémence & l'Urètre ſont l'un & l'autre infectés. J'obſerverai pourtant qu'on court riſque de ſe tromper en prenant pour Chaude-piſſe tout écoulement involontaire de Sémence ou matière blanchâtre. Il peut y avoir de ces écoulemens ſans aucun principe virulent.

Par exemple. Un homme aura fait des excés violens dans le commerce des femmes, ou il aura bû abondamment des liqueurs fortes & fermentatives, ou enfin il ſe ſera ſouvent excité lui-même, il en peut arriver un relâchement, qui occaſionne un écoulement ou flux involontaire de ſémence, ſans qu'il y ait pour cela de *Virus*, alors la matière qui coule eſt ſeulement blanchâtre & de l'eſpece de la Sé-

mence ordinaire ; mais ſi cette matière eſt jaune, verte, ou brune, & qu'elle coule avec douleur, ſurtout pendant l'érection, il faut en conclure ſans balancer qu'elle eſt virulente.

On doit encore obſerver qu'une ſeule perſonne, peut ſe trouver attaquée de deux, trois & même de quatre différentes eſpèces de Gonorrées, compoſées lorſque les quatre réſervoirs de la ſémence ſe trouvent infectés tout-à-la fois, & en même tems. L'on trouve auſſi (quoique plus rarement) des Gonorrées dans le tiſſu ſpongieux de l'Urètre, ou dans la foſſe naviculaire qui occaſionnent une irritation, & même très-ſouvent une ſuppuration, & exulcération fâcheuſes, d'où naiſſent des Excroiſſances, des Fungus, Carnoſités, & Cicatrices de l'Urètre ulcérée, ce qui cauſe preſque toujours une rétention d'urine habituelle.

Il y a outre cela quatre autres eſpèces de gonorrées, qui arrivent plus rarement que la précèdente. La premiere eſt une gonorrée ſèche & ſans écoulement, elle provient d'une tumeur au perinée, & quelquefois dans toute la verge, ou bien d'un phlegmon aux proſtates. La ſeconde eſt produite par l'éréſipelle de l'Urètre, qui ſouvent dégenère en gangrène ou en ſphacèle. La troiſième n'eſt autre choſe qu'un flux habituel de ſémence occaſionné par la dilatation ou relâchement des proſtates. La quatrième eſt une humeur viſqueuſe, blanchâtre & mucilagineuſe, qui bouche le trou du gland. Cette humeur étant retenüe dans l'Urètre ſe putrèfie aiſement, & paroît à ceux qui manquent de connoiſſance ce qu'elle n'eſt pas. Cette incommodité n'arrive d'ordinaire qu'à des jeunes gens ſains, vigoureux & robuſtes, ou à ceux qui ſont ſujets aux pollutions, parce que la ma-

tière venant à boucher l'orifice de l'Urètre, elle cauſe de l'obſtruction dans ce canal par la putréfaction de cette même matière. Le Remede à cet accident eſt facile, il faut avaler 15. ou 20. goutes d'huile de Thérèbentine mêlées dans du vin blanc, qu'on doit prendre à jeun pendant 3. ou 4. matinées de ſuite, & avoir ſoin de plonger ſa Verge 2. ou 3. fois le jour dans un bain chaud, compoſé de parties égales d'eau de ſureau & de lait, auxquelles on ajoutera deux cuillerées de miel commun & une demie-once de ſel ammoniac.

Il y a encore d'autres Maladies qui attaquent les parties génitales des deux Sèxes, dont les ſimptômes ſont aſſés ſemblables à ceux des maux Vénèriens, & qu'il ne faut cependant pas confondre; par exemple dans la peſte ainſi que dans la Vérole, il vient des bubons aux aînes, quoique ces deux maladies ſoïent d'une nature bien diffèrente.

Il arrive auſſi très-frèquemment qu'il s'amaſſe des humeurs acres ſous le prépuce & dans l'Urètre en forme d'une petite pellicule blanche, qui couvre quelquefois la ſurface du gland, & qui venant à ſe corrompre, & à ſe putréfier cauſe des ulcères dangereux. Un homme, dont la verge eſt ainſi enflammée & ulcèrée, qui commerce avec une femme ſaine, l'infecte ſans contredit, mais non pas d'une Maladie vénèrienne. Il faudroit qu'un Médecin ou Chirurgien conſultés ſur de ſemblables cas manquaſſent de probité, pour profiter de la crédulité des malades qui les conſultent, pour leur faire accroire que leur mal eſt Vénèrien. Il s'eſt pourtant pratiqué de ces ſortes de tromperies, qui réellement mériteroient punition.

Dans le cas dont il s'agit, il n'eſt queſtion que d'une matière acre, qui aïant ſéjourné quelque tems dans les petits plis & replis du pré-

puce a rongé ſes parties, & y a formé des ulcères qu'on guérit facilement avec les remèdes déja indiqués à l'article de la quatrième eſpèce de gonorrée. On voit clairement par-là que les Maladies vénèriennes ne peuvent jamais provenir du commerce d'Hommes ſains avec des Femmes ſaines, & qu'elles procédent toujours de quelque cauſe endemique.

Il faut bien prendre garde auſſi de confondre avec les gonorrées quelques goutes de pus aſſés groſſes & fort épaiſſes, qui font des taches à la chemiſe, parce que ce pus vient des proſtates ou des veſicules ſeminaires ulcèrées, ſuppurantes & fiſtuleuſes. Il eſt vrai que la même choſe peut arriver par des ulcères caleux, des caroncules & des verrües, ainſi que par des Sinus, des éroſions, des glandes ſébacées, des Chancres au gland du prépuce, des clapiers profonds & cutanés, phimoſis, para-phimoſis

& criſtallines, comme auſſi par des Chancres placés à l'extrêmité du conduit de l'Urètre ou du canal, qui ne paroiſſent pas en dehors, & que l'on confond preſque toujours avec la gonorrée, à cauſe de la conformité des ſimptômes; mais un bon Praticien ne tombe point dans cette erreur & cette confuſion.

Il connoît par la qualité du Pus qui coule, & par la douleur qui ſe fait ſentir à l'extrêmité de la verge vers la racine du gland, & non au perinée, comme il arrive dans la vraie gonorrée, la différence de l'un à l'autre.

On ne doit pas non plus confondre les véritables Chancres vénèriens, avec ceux qui ne le ſont pas, quoiqu'ils arrivent quelquefois aux mêmes parties; les cauſes en ſont bien différentes.

Les Chancres viennent ordinairement au gland, au prépuce & au filet chés les hommes, & chés les femmes aux lèvres de la matrice,

aux nimphes, & au vagin. Ils commencent par une très-petite tache d'un rouge pâle, qui creuſe la chair peu-à-peu, enſuite on voit les bords de cette chair creuſée durs & calleux, ce qui fait la diſtinction des Chancres vénèriens, d'avec ceux qui ne le ſont pas.

Pour ce qui regarde les Bubons ou Poulains qui viennent aux glandes des aînes, à cauſe du Virus vérolique qui s'y eſt porté, on en doit faire une très-grande différence des Bubons ſimples, ſcrophuleux ou peſtilentiels, quoique ces tumeurs ſe reſſemblent fort. A déffaut de ſignes ſenſibles, il faut recourir aux rationels, & ne ſe point trop preſſer de juger de la Vérole par les Bubons, à moins qu'ils n'aient été précèdés par d'autres accidens vénèriens.

Il y a encore une eſpèce de petites tumeurs qu'on nomme puſtules. Elles ſont dures, ſèches, écailleuſes, jaunes, un peu plates, quoi-

que rondes. Ces puſtules viennent le plus ſouvent aux parties génitales, aux bourſes, aux aînes, ſur la poitrine, au coin du nez, & quelquefois ſur toutes les parties où il y a du poil. Elles ſont, tantôt fort petites, & tantôt fort larges, ce qui ne reſſemble pas mal à la lèpre des anciens, qui ne ſubſiſte prèſque plus depuis qu'on ſait connoître & traiter la Vérole. Cela me donne lieu de croire que la lèpre pouvoit être une eſpèce de Vérole.

Pour ce qui concerne les taches véroliques, elles viennent plus ſouvent ſur le dos & ſur la poitrine, qu'ailleurs. Elles ſont toujours jaunes & livides, tirant tant ſoit peu ſur un rouge terni ; elles ſont rondes & raboteuſes, en quoi elles différent des ſcorbutiques qui ſont angulaires & fort unies.

Les Nodus, les Tophus, ſont pareillement de petites tumeurs, près des os & des tendons ; ils ſont

couleur de la peau, ſans la moindre rougeur ni inflammation. Quelquefois ils ſont mobiles, & quelquefois immobiles. Il s'élève outre cela ordinairement de petits tubercules durs & ronds ſur le prèpuce, au filet, à l'anus, & à la vulve, qu'on nomme verruës ou poireaux vénèriens. Ils fondent d'ordinaire par la ſalivation, & d'autrefois ils y réſiſtent opiniatrèment; dans ce dernier cas on eſt obligé de les conſumer, ou de les couper.

On apelle Condilomes, certaines excroiſſances d'une eſpèce de chair dure & plate. Ils viennent principalement aux endroits, où la peau eſt ridée, comme au Prépuce, au Vagin &c. Mais il faut être bien circonſpect, quand il s'agit de décider de la Vérole par les Condilomes, car bien ſouvent ils ne ſont occaſionnés que par l'uſage trop frèquent de l'acte vénèrien, & alors on les guérit aiſément en les faiſant ſuppurer & en tem-

pèrant par des rafraîchiſſements, le corps trop échauffé.

Les Exoſtoſes, ſont des tumeurs qui cauſent des douleurs très-aigües ſur-tout pendant la nuit, ce qui prouve une Vérole ancienne & invétérée. Les Exoſtoſes viennent indifféremment dans toutes les parties du corps, & principalement ſur la crête du Tibia, au crâne, aux mains, aux pieds, à la mâchoire inférieure, au cubitus & ailleurs. Les uns prétendent qu'elles ſont produites par la tumeur de l'os même, d'autres ſoutiennent que c'eſt un amas de matières figées & conglutinées entre l'os, & le pèrioſte. C'eſt ce que je n'entreprendrai pas de décider.

A l'égard des os cariés, j'ai remarqué que la Carie vient d'une certaine matière d'ulcère dans l'os, dépoüillé de ſon périoſte. J'en ai vu de ſi vermoulus, qu'il falloit les traiter après la ſalivation, par le fer & par le feu. C'eſt-là le cas où

le miniſtère du Chirurgien eſt néceſſaire, car dans tout autre, je ne vois pas que la grande cure ſoit plus de la compétence du Chirurgien, que du Médecin.

Les Ulcères véroliques ſont compoſés d'une partie mole, avec pus & ſanie comme les autres ulcères non vénèriens. C'eſt pourquoi l'on a tant de peine à les diſtinguer, ſurtout les ſcorbutiques, cependant quand on y fait une ſérieuſe attention, l'on trouve que ces derniers ne ſont point ronds & calleux, comme les premiers, qu'au contraire les Véroliques ont toujours le fond luiſant & écaillé, aſſés ſuperficiels & qui ne creuſent pas beaucoup; l'on s'appercevra que ces ulcères laiſſent quelque peu de bonne peau autour de celle qu'ils rongent. Ils occupent ſouvent le palais, le goſier, le cartilage du nez, les bras, le dedans des cuiſſes, les jambes, le deſſous des aiſſelles, & ſe manifeſtent encore en

d'autres endroits. J'ai vû des Malades qui en étoient preſque tout couverts, de la tête aux pieds, ce qui formoit un ſpectacle digne de compaſſion.

Il eſt encore d'autres ſignes aſſés convaincans de la Vérole, tels que les tintemens d'oreilles, ſurdités, diminution de mémoire, péſanteur de tête, jauniſſe, maigreur univerſelle, cicatrices & duretés, qui ſont reſtés après la cure des Chancres & des poulains. On peut encore ajouter à ces ſignes de la Vérole, les groſſeurs & embarras dans les glandes, extinction de voix, raucités, anciennes rougeurs, fluxions des yeux, ou ophtalmies rébelles, opiniatres & douloureuſes, & pluſieurs autres accidens facheux.

Malgré toutes ces obſervations, il eſt ſouvent aſſés difficile de décider de la Vérole. Il faut, pour ne point ſe tromper, combiner avec prudence les ſignes rationels avec les ſignes ſenſibles, car ceux-ci ne

ſe rencontrent pas toujours. Voici donc de quelle manière on doit s'y prendre.

Une perſonne aura un ulcère, ou une tumeur, qui aura reſiſté à tous les Remèdes qu'on aura emploïés pour la guérir. Cela fait préſuppoſer que cet ulcère ou cette tumeur procèdent d'un principe vérolique ; mais comment s'en aſſurer ? Comment s'en rendre certain ? On doit s'informer ſi le Malade a eu quelques Chaude-piſſes, Poulains, Chancres, ou autres accidens Vénèriens. Ou l'on vous répondra que oüi, mais qu'on en a été bien traité & parfaitement guéri depuis long-tems. C'eſt à vous alors à examiner prudemment, ſi vous ne pouvez rien découvrir qui vous indique les reliquats de ces Maladies imparfaitement guéries.

Si le Malade au contraire aſſure, n'avoir jamais eu aucun de ces accidens, & que cependant il ſoit attaqué de douleurs fort vives ;

d'une jauniſſe opiniatre, ou de quelque ulcère au goſier ou ailleurs, on doit demander à l'homme, s'il a eu commerce avec beaucoup de femmes, car encore que le Virus ne ſe ſoit point manifeſté dans le tems, il eſt inconteſtable, qu'il faut qu'il ait approché de quelqu'unes mal-ſaines. On doit queſtionner une femme de la même façon, s'informer de ſa conduite; de celle de ſon mari ſi elle eſt mariée, des amants pour qui elle a pû avoir des complaiſances ſi elle eſt fille, car combien ſe trouve-t-il de perſonnes du ſexe, victimes de leur tendreſſe, ou de leur devoir ?

Dans un cas douteux, il faut avoir recours aux Signes rationels, en s'informant des Remèdes qu'on a mis précèdemment en uſage pour les Maladies antérieures, d'où l'on ſoupçonne que peut provenir celle qu'il s'agit de traiter de nouveau, & ſi l'on ne peut venir à bout de guérir le malade par les Remèdes ordinaires,

ordinaires, on doit, ſans balancer, mettre en uſage les Anti-Vénèriens, ſagement adminiſtrés, & ménagés avec une extrême circonſpection.

Un enfant de deux, trois, ou quatre ans, plus ou moins, maigrira extraordinairement, il aura des ulcères ou tumeurs à différentes parties de ſon corps, qui réſiſteront à toute ſorte de cures. Cette opiniatreté du mal dans un âge ſi tendre, induit à croire que l'enfant peut être infecté d'un Virus vérolique. Comment le connoître ? Il faut en ce cas faire uſage de ſa raiſon, s'informer ſi le Père, la Mère, la nourrice, ceux qui l'élèvent, ou l'approchent ſouvent, ne ſont point entichés de Maladies vénèriennes. Si l'on en trouve quelques indices dans les perſonnes ci-deſſus dénommées, on eſt fondé à croire qu'il entre du venin vérolique dans les ulcères ou tumeurs de l'enfant, & alors il faut prendre de ſages précautions pour

détruire ce venin d'une manière proportionnée à l'âge & aux forces de l'enfant.

Ce qu'on vient de dire eſt ſuffiſant, pour faire comprendre ce que c'eſt que ſignes rationels, & avec quelle prudence il faut ſe conduire pour les connoitre, & diſtinguer les accidens véroliques de ceux, qui malgré la conformité des apparences & des ſimptômes, ne ſont cependant pas tels.

Je ne dirai rien des Signes prognoſtics, parce qu'ils ſont à la connoiſſance de tout le monde, & que perſonne n'ignore que quiconque a la Vérole eſt en danger d'en éprouver de funeſtes effets, de ſe voir expoſé à toute ſorte de maux, & de périr miſérablement d'une honteuſe pourriture, s'il n'y met ordre en ſe faiſant guérir.

La manière la plus ordinaire par laquelle ce venin s'inſinüe, c'eſt par les parties génitales de l'un & l'autre Sexe. Un homme infecté

gâte une femme qui ſe porte bien, & reſpectivement. Cependant nous voïons tous les jours que ces voïes naturelles ne ſont pas les ſeules, par leſquelles le Virus vérolique peut ſe communiquer. Un enfant très-ſain prend la Vérole en tétant une Nourrice vérolée, & celle-ci à ſon tour prend la même maladie par la mamelle, ſi l'enfant qui la téte en eſt attaqué, & l'a aportée en naiſſant. La même choſe peut encore arriver à ceux qui couchent avec des Perſonnes vérolées, ſurtout ſi l'on ſe joint de près dans le lit, la chaleur communique le Virus, principalement aux enfans plûtôt qu'aux adultes, à cauſe que la chair des premiers eſt plus tendre & plus molle.

Les Sages-Femmes & les Accoucheurs peuvent auſſi prendre cette maladie en accouchant des Femmes ou Filles infectées, ſur tout s'ils ont quelques plaïes ou écorchures aux doigts, qu'ils introdui-

ſent dans le corps pendant l'opération.

Il en eſt de même de ceux qui boivent après les Vérolés, principalement s'il reſte dans le verre quelque portion de boiſſon mêlée de bave. J'ai vû il y a quelque tems deux exemples de ce cas dans la Ville de Liege, mais malgré cela il ne faut pas en croire trop légèrement ceux qui, ſous de pareils prétextes prétendroient mettre leur conduite à couvert de reproche, & maſquer le commerce vénêrien, d'où procède réellement l'origine de leur mal.

La première Règle d'un bon Praticien honnête homme, eſt d'examiner, avec attention ceux qui ſe préſentent à lui, de combiner avec une ſcrupuleuſe exactitude les Signes ſenſibles & rationels, dont on vient de parler pour ſe déterminer avec certitude; car la Vérole eſt comme toutes les autres maladies, il y a dans ce genre des viſionnaires

comme dans tout autre. Tel croit l'avoir, parce qu'il ſait l'avoir méritée, & voudroit, pour ainſi dire, forcer de le traiter quoiqu'il ne l'ait pas; & tel autre l'a effectivement qui ne peut ſe le perſuader, & croit que de ſimples palliatifs pour faire diſparoître les accidens lui ſuffiſent. Il faut s'armer d'une génèreuſe réſolution contre les uns & les autres, & ne rien décider au hazard, ni pour ni contre, qu'on n'ait ſérieuſement examiné & mûrement approfondi les preuves, Simptômes, conjectures & circonſtances de la Maladie.

La ſeconde Règle eſt de s'attacher à connoître les forces & le tempérament du malade, & de bien examiner la nature du mal pour ſavoir ſi la Vérole, dont on veut entreprendre la cure, eſt récente ou invétérée, ſi elle eſt ſimple ou compliquée avec d'autres maladies, pour en ce dernier cas combattre celle qui preſſe le plus avant

que de commencer la grande cure.

Pluſieurs Auteurs ont écrit en différents tems ſur l'origine, le progrès, les divers changemens de ce mal. Il réſulte de leurs obſervations que le venin vérolique étoit autrefois plus vif, plus actif, & plus dangereux qu'aujourd'hui. N'eſt-ce point que faute d'une ſuffiſante expèrience pour traiter ces Maladies, ceux qui s'en trouvoient attaqués, & qui connoiſſoient le danger évident de perdre la vie en paſſant par le grand Remède, comme cela eſt arrivé fréquemment dans les premières épreuves qu'on en a fait, intimidés par ces fâcheuſes expèriences ne ſe déterminoient qu'à la dernière extrémité, & par là laiſſoient invétérer le mal, de façon que quelquefois il devenoit incurable? Quoiqu'on puiſſe dire de la force & de l'activité de l'ancien Virus vérolique, je trouve celui d'aujourd'hui d'aſſés bonne trempe pour faire trembler les plus courageux & les

plus intrépides, & j'ai vû de braves Officiers plus épouvantés d'entrer dans la Chambre où je devois leur faire la grande Cure que d'aller à la tranchée.

Comme ce Traité n'a d'objet que la pratique des Maladies Vénèriennes, & que j'en veux bannir toute diſſertation ennuïeuſe ou réſervée à de meilleures plumes que la mienne, j'entre tout d'un coup en matière pour donner à mes Lecteurs la méthode dont je me ſers pour la guériſon de la Vérole par le flux de bouche.

La fonte univerſelle d'humeurs qu'opère le Mercure produit la Salivation qui détermine ces humeurs à ſe procurer une ſortie par les glandes Salivales. Il y a pluſieurs manières de faire venir la Salivation, mais elles ne ſont pas toutes également bonnes. Par exemple, celle qu'on excite par la Panacée mercurielle, par les parfums ou les emplâtres n'eſt point auſſi sûre que

celle occaſionnée par les frictions d'onguents mercuriels, il s'agit ſeulement de bien gouverner le Mercure & le ménager de façon que pendant & après le flux de bouche, il n'arrive point d'accidens fâcheux au malade.

Je ſuis de l'opinion qu'il n'y a que la Salivation par les frictions mercurielles, qui puiſſe guérir, & que toute autre préparation étrangère à cette voïe, n'a point la vertu d'extirper radicalement le Virus, & ne produit qu'une guériſon plâtrée, mal-aſſurée & ſujete à retour, au lieu que les frictions en forçant le venin vérolique dans ſes retranchemens les plus intèrieurs en occaſionnent l'irruption par le moïen de la ſalivation.

L'on entend cependant parler ſouvent de gens à ſecrets pour guérir les Maladies vénèriennes ſans paſſer par le grand Remède. Je ne dirai pas que cela ſoit abſolument impoſſible. Je crois même qu'il peut ar-

river qu'on faſſe une préparation du mercure qui précipite par le bas-ventre, les urines, & les tranſpirations, le venin que nous expulſons par le flux de bouche. Je ne puis m'empêcher de convenir que j'ai vû quelques malades guéris ſans ſalivation, mais j'avoüe auſſi que j'en ai vû bien d'autres, qui ont été manqués par cette méthode, & forcés de recourir à la voïe ordinaire du grand Remède, d'où j'infère que cette route étant la plus sûre & la plus éprouvée, je ſuis étonné qu'en matiere auſſi ſérieuſe, on ſe hazarde à en ſuivre une autre, dont l'expérience fait voir journellement l'abus.

La Vérole n'eſt autre choſe qu'un Virus, dont la malignité a corrompu la maſſe du ſang, l'on ne peut donc purifier cette maſſe de ſang, & extirper ce venin acre, malin & corroſif, que par des Remédes aſſés forts, pour operer cette grande mètamorphoſe. Ce ne ſont point

des Remédes, doux, légers, benins & palliatifs, qui produiront cet effet, il faut qu'ils ſoient proportionnés au mal, qui conſtamment eſt une des plus opiniatres infirmités, que le corps humain puiſſe éprouver, dont l'unique Reméde certain & aſſuré, eſt la grande cure, par le moïen des frictions & du flux de bouche.

Les ſentimens ſont partagés, ſur la mètode & la façon de s'y prendre pour donner le flux de bouche. Quelqu'uns le donnent ſans aucune préparation, qu'ils regardent même comme inutile; d'autres ſuivent une route toute oppoſée, & je ſuis l'uſage de ces derniers, ſans cependant adopter la maxime de ceux qui multiplient ces préparations à l'infini & ſans neceſſité; car il y en a qui ſaignent ſouvent & copieuſement, purgent de même, baignent beaucoup, donnent du lait, du petit lait, & des boüillons rafraîchiſſants. Je ne devine pas

leur idée. Il me ſemble qu'à la veille d'une opération auſſi rude & auſſi ſérieuſe que la grande cure, il n'eſt guères à propos d'affoiblir un Malade, dont les forces les plus robuſtes ſe trouveroient totalement altereés & attenuées, par les opérations du grand reméde. Je ne dis pas qu'on ne donne un peu de jour au ſang, qu'on ne prépare les humeurs à prendre leur cours par de légers purgatifs, enfin qu'on ne diſpoſe doucement & légèrement, les reſſorts de la machine, à une flexibilité qui donne plus d'effet au reméde. On verra que je m'attache à ces principes, dans le détail que je donne de ma façon de traiter.

Borné à la tâche que je me ſuis fixé, d'écrire des régles fidèles de pratique, & non de thèorie, je ne diſcuterai point le plus ou le moins de la préparation à la grande cure, ni l'utilité ou inconvénient qui peuvent en reſulter. Je n'entrerai point non plus dans le détail des princi-

pes des effets du mercure. La plûpart de ceux qui traitent ces queſtions avec le plus d'érudition, trouvent leur ſcience en deffaut, lorſqu'il s'agit d'opèrer, & quelquefois faute de ſuccès, ont recours à des faux-fuïants téoriques, & tombent dans le cas de leur adopter la maxime, qu'il eſt plus difficile de bien guérir les Maladies vénèriennes que de les expliquer. Pour moi j'avoue que je ne m'attache qu'à la Pratique.

Pour commencer la cure de la Vérole, quand elle ne ſe trouve point compliquée avec d'autres Maladies, qui demandent une cure proviſoire; je fais tirer du ſang au Malade environ 10. à 12. onces par le bras, le lendemain je lui donne une petite Médecine, compoſée de deux onces de manne choiſie, une once de catholicon double, & deux dragmes de ſel végètal, le tout diſſous dans cinq ou ſix onces d'eau diſtillée de chicorée. Le jour ſuivant je fais prendre un bain d'eau

tiède à 6. ou 7. heures du matin, & un autre à 4. ou 5. heures après-midi, & l'on continue ainſi ſans interruption pendant dix jours conſecutifs. Chaque bain eſt d'une heure, à moins qu'il ne ſe trouve quelques circonſtances qui obligent de l'abrèger.

Après les bains, je réïtère la ſaignée & la purgation, de la même eſpèce que celles qui ont précedé les bains. J'obſerve encore de faire prendre un lavement au Malade de 2. en 2. jours, en cas qu'il ſoit conſtipé. Ces lavemens ſont compoſés d'un chopine d'eau de ſon de froment bien tamiſé, & de trois onces de miel mercuriel.

Le lendemain de la dernière Médecine, on commence à froter les pieds du Malade avec deux dragmes d'onguent mercuriel, & enſuite un jour de repos. La ſeconde friction eſt depuis les pieds juſqu'au gras des jambes, avec une dragme & demie du même onguent.

Après un jour de repos, on fait la troiſième friction, depuis le gras des jambes juſqu'aux genoux, avec trois dragmes. Après cette troiſième, & deux jours d'intervalle, on fait la quatrième, depuis les genoux juſqu'au milieu des cuiſſes, avec trois dragmes & demie; puis on donne encore deux jours de repos. La cinquième friction, eſt depuis le milieu des cuiſſes juſqu'au de là des feſſes, avec une demie once d'onguent. On laiſſe quatre jours de repos, de la cinquième à la ſixième; celle ci ſe fait le long du dos & des lombes, depuis les feſſes juſqu'au cou, avec une demi once d'onguent, & l'on donnera cinq ou ſix jours de repos. La ſeptième friction, ſi elle a lieu, ſe fera ſur les deux bras depuis les épaules juſqu'au poignet, avec une demie once d'onguent.

Le Malade étant auprès d'un feu de flamme légère, ſe frottera lui-même, s'il le peut, d'abord à ſec avec

les deux mains chaudes, la partie où l'on doit mettre l'onguent, juſqu'à ce qu'elle devienne rouge, enſuite aiant partagé l'onguent entre les deux mains, on frotte juſqu'à ce qu'il ait pénètré à travers la peau & commencé à ſécher. On couvre les parties frottées avec des bas de toile, ſi ce ſont les jambes, avec des caleçons auſſi de toile, ſi ce ſont les cuiſſes & les feſſes, & avec une chemiſe, ſi c'eſt le reſte du corps. On garde toujours ces linges, autant de tems que dure la ſalivation, ou qu'on juge néceſſaire de l'entretenir, aiant ſoin de mettre auſſitôt après chaque friction, le Malade dans un lit, qu'on aura bien fait chauffer auparavant, & où il doit ſe tenir deux bonnes heures tout au moins.

Il faut avoir ſoin après chaque friction, d'examiner ſoigneuſement le dedans de la bouche, avant de paſſer à une nouvelle, pour voir s'il nē paroît pas de ſigne de ſali-

vation. Ces ſignes ſont le mal de cœur, le dégoût des aliments, la triſteſſe, l'abattement des forces, la péſanteur de tête, le poulx fréquent, la douleur & la tumeur des glandes parotides & maxillaires, le mal & la ſenſibilité des dents, la rougeur & l'inflammation des extrémités des conduits ſalivaires, la rougeur & l'enflure de la langue & des gencives, la chaleur & la puanteur de la bouche, l'abondance de la ſalive, & le crachement plus copieux qu'à l'ordinaire.

On peut donner les frictions le matin à jeun, je préfere cependant de les donner le ſoir, quatre heures au moins après avoir légèrement ſoupé, parce que j'ai remarqué pluſieurs fois, que la chaleur du lit aide puiſſamment à mieux faire pénètrer le Mercure, & que le Malade eſt beaucoup plus tranquille.

Je n'ai guères vû que la ſalivation ſoit arrivée avant la troiſième

ou

ou quatrième friction. Cela ne paroîtra pas ſurprenant, ſi l'on conſidère que la doſe des premières frictions eſt ſi modique, qu'elle ne peut pas faire grand effet.

C'eſt par prudence que je donne les premières ſi foibles, car il ſe rencontre quelquefois des tempéraments qui paroiſſent forts & robuſtes en aparence, & qui cependant ſont très-foibles & très-délicats. Par ce ménagement au commencement on eſt plus maître du flux de bouche, au lieu que quand le mercure entre d'abord en trop grande quantité dans le corps par de fortes frictions, on a bien de la peine à arrêter les ſuites des fâcheux accidents qui en réſultent ordinairement.

J'ai traité il y a quelque tems un jeune homme de 32. ans que je croïois très-robuſte. Il eut une ſalivation des plus copieuſes avec deux ſeules frictions, une de deux dragmes, & l'autre de deux drag-

mes & demie de mon onguent. Dans quel labirinthe aurois-je plongé mon malade, & me ſerois-je mis moi-même, ſi j'avois forcé de mercure dès le commencement ?

Je dois avertir mon Lecteur qu'il y a des cas & des circonſtances, où un bon Praticien doit ſe déterminer à emploïer & à mêler quelquefois les parfums & les emplâtres mercurielles, avec les onguents de la même eſpèce. Je mets des emplâtres pendant la ſalivation ſur les parties du corps où il y a des douleurs fixes, & je donne des parfums dans le tems intermèdiaire des frictions, à ceux qui ont des ulcères, porreaux, verrües, condilomes, gerſures, rhagades, & autres ſimptômes véroliques à l'Anus, aux parties naturelles ou ailleurs, excepté à ceux qui ont des vertiges, des tranchées, flux de ſang, & aux femmes enceintes avec leſquelles je n'uſe point des bains.

Il y a encore pluſieurs autres maximes de pratique qu'on doit obſerver ſcrupuleuſement dans toute ſorte d'applications mercurielles, dont la principale eſt la modération dans les doſes. Quoique je ne puiſſe rien décider de poſitif à cet égard, parce qu'il faut conſidérer la nature du mal & la force du malade, je puis pourtant dire qu'il ne m'eſt jamais arrivé de donner à un malade plus de trois onces de mon onguent, & rarement moins d'une once & demie.

On doit tenir le malade bien renfermé dans une chambre médiocrement chaude, & le faire abſtenir de tous aliments ſolides, de peur de quelqu'oppreſſion, colique, dévoïement ou diſſenterie. La boiſſon doit être une ptiſane d'orge faite avec le chien-dent, & un peu de bois de régliſſe nouvelle qu'on prendra toujours tiède & en grande quantité. La nourri-

ture ſera de bons boüillons clairs à la viande, qu'on prendra de deux en deux heures environ plein une taſſe à caffé, & quelquefois de petites boüillies claires, faites avec du boüillon, ou du lait & un peu de fine farine d'orge.

J'ai déja dit qu'il ne faut jamais paſſer à une nouvelle friction, ſans regarder la bouche du malade, il faut auſſi tâter ſon poulx, lui demander s'il reſpire bien ? S'il ne ſent point de douleurs de ventre, examiner s'il paroit tranquile ? Si ſa bouche n'eſt point échauffée ? s'il n'a point de fièvre ? & ſur-tout s'il ne rend point de ſang par les ſelles ? Car rien ne détourne tant le flux de bouche que la diſſenterie. Dès qu'on l'apperçoit, il faut avoir grand ſoin de la guérir avant de paſſer outre.

Il n'eſt pas moins néceſſaire de ſavoir quand il faut arrêter le flux, & principalement on doit s'attacher à bien connoître la ſalivation

& ſes avant-coureurs. Pour ne s'y point tromper on peut tenir pour certain que lorſque le malade commence à ſentir des inquiètudes par tout le corps, qu'il a l'haleine plus forte & plus puante que de coutume, la bouche plus chaude & plus douloureuſe, qu'il commence à cracher plus ſouvent, quoiqu'il n'ait pas encore le flux, il eſt ſur le point de l'avoir. Alors ſa langue s'enfle, elle ſe borde de rougeurs & de petits ulcères, auſſi bien que le dedans de la gencive inférieure & le deſſous du filet. Peu de jours après tout le tour de la langue, le palais & le goſier ſont ulcérés, le malade crache une bave épaiſſe, viſqueuſe, gluante, filante, tranſparente & fort péſante; voilà les vrais ſignes d'un bon flux de bouche.

Lorſqu'on en eſt à ce dégré, on doit bien augurer de la Cure, quand le malade rend quatre ou cinq livres de bave dans l'eſpace de 24.

heures, & que les joües lui enflent beaucoup. Il faut bien ſe donner de garde alors de le pouſſer, il ne s'agit que d'entretenir le flux pendant 15. 18. 20. ou 25. jours, ſuivant qu'il ſera plus ou moins abondant, mais s'il étoit trop exceſſif, il faudroit le diminuer, ſoit en ôtant les bas, les caleçons, la chemiſe, les draps de lit, ſoit en donnant des lavemens & des purgatifs, s'il en eſt beſoin pour précipiter par le bas une partie du mercure, mais s'il n'eſt pas aſſés abondant, il faut l'augmenter prudemment par de nouvelles & légères frictions ou par des parfums.

Le malade aura grand ſoin de ſe rincer la bouche avant de manger & boire avec un peu de ſa ptiſane tiède qu'il crachera ſur le champ. Il faut prendre garde de ne point pouſſer inconſidérement le flux, lorſqu'il fait de grands vents, parce que j'ai remarqué qu'alors une demi-once de mercure fait plus

d'effet que deux onces dans un autre tems. Belle matière à obſervations pour les Phyſiciens, mais dans laquelle je n'entrerai pas, me contentant de rapporter en Praticien ce que l'expérience m'a fait voir, ſans me mêler d'en approfondir la cauſe!

Après avoir donné au malade une quantité ſuffiſante de mercure, s'il ne lui arrive point de ſalivation, il faut examiner s'il a eu de fortes ſueurs, un cours de ventre, ou quelque grande évacuation par les urines. Si cela ſe rencontre, on peut compter ſur ſa guériſon comme s'il avoit ſalivé. Il eſt vrai qu'il arrive ſouvent que ceux dont le mercure agit par d'autres voïes que celle de la ſalivation s'affoibliſſent davantage, c'eſt pourquoi il en faut prendre un plus grand ſoin, pour éviter une trop grande foibleſſe.

Si après ce que je viens de dire, il ne ſurvient point, ou du moins

très-peu de flux de bouche, ni aucune autre évacuation ſenſible pour y ſupléer, & que le malade s'affoibliſſe conſidérablement, comme il arrive preſque toujours en pareil cas, il faut promptement le changer de chambre, de lit & de linge, & l'obliger à ſe tenir levé une grande partie du jour, & l'on voit communément qu'il prend alors le flux de bouche, qui n'avoit pu ſe développer pendant qu'il étoit couvert de mercure. Encore nouvelle matière à raiſonner pour les Philoſophes ſur cette opération du mercure en changeant d'air & de ſituation!

Je n'ai jamais balancé à donner le flux de bouche aux femmes enceintes de quatre, cinq, ſix, & même de ſept mois qui ont été parfaitement guéries ainſi que l'enfant qu'elles portoient.

Si j'avois attendu à les guérir après leurs couches, leurs enfans ſeroient venus au monde ſans contredit avec la Vérole, & il y auroit

eu à craindre, 1°. Que l'acouchement n'eut été extrémement pénible par rapport au mauvais état de la femme. 2°. Que le venin vérolique n'eut cauſé de fâcheuſes ſuites de couches & épuiſé les forces de la femme, qui par ce moïen ne ſe ſeroit pas trouvée en état de ſupporter la cure, ou auroit couru les riſques d'y périr. Il eſt vrai qu'aux femmes enceintes, je ne fais point prendre les bains de crainte qu'elles n'acouchent avant terme, & avant que le flux de bouche ait duré aſſés long-tems pour guérir l'enfant, mais comme malgré mes précautions cela eſt arrivé quelquefois, j'ai pris le parti de faire alaiter l'enfant par la Mère dans le tems même qu'elle ſalivoit.

J'ai auſſi donné très-ſouvent la ſalivation à des enfans âgés de douze à treize ans, qui ont été parfaitement guéris, mais j'avertis qu'il ſeroit très-dangereux de la donner à des enfans moins âgés,

parce que s'épuiſant à force de crier & de ſe tourmenter, ils ne pourroient cracher la bave, ce qui les mettroit en danger d'être ſuffoqués. A l'égard des enfans de cette dernière eſpèce, il faut avoir recours à d'autres moiens. On peut mettre l'enfant dans la chambre de quelques perſonnes dans la ſalivation. Plus il y aura de perſonnes ſalivantes, plus le Remède operera facilement. Si cependant on ne pouvoit trouver un nombre de 4. ou 5. perſonnes dans la ſalivation en même tems, il faut donner à l'enfant de petits parfums, lui faire prendre de la ptiſanne laxative, & autres Remèdes convenables autoriſés par l'expèrience.

J'ai donné quelquefois la ſalivation à des gens attaqués de la fièvre occaſionnée par des poulains, ou quelques autres accidens véroliques prêts à paroître; & cette fièvre a preſque toujours été emportée dans quatre, cinq, ou ſix jours tout

au plus, la matière des Poulains diſſipée dans 12. ou 13. & la Vérole guérie en quinze, vingt, ou vingt-cinq jours, au lieu que ſi j'avois laiſſé ſuppurer les Poulains, il m'auroit falu 7. à 8. ſemaines pour le moins, & au bout de ce tems, j'aurois peut-être encore été obligé de donner le grand Remède au malade.

Paſſons maintenant à la manière de gouverner pendant la ſalivation, & aux moiens qu'il faut emploïer pour remèdier aux accidens plus ou moins fâcheux qui accompagnent & ſuivent la ſalivation, ſans cela on riſque de faire périr beaucoup de malades.

On doit leur retrancher entièrement tout ce qui a de l'aigreur, comme jus d'orange, de citron, verjus, vinaigre, groſeilles & autres. Ces acides ſont contraires à l'action du mercure, & cauſent de violentes douleurs dans la bouche. L'on évitera pareillement toute ſor-

te de douceurs, comme ſucre, miel & confitures, parce que j'ai remarqué que ceux qui en prenoient, avoient les dents fort ébranlées, extrémement noircies, & très vilaines.

La grande Cure, à moins que le cas ne preſſe extraordinairement, ne doit point être entrepriſe pendant les grandes chaleurs de l'été, ni les froids exceſſifs de l'hiver. Le tems favorable eſt le Printems & l'Automne, & les mois convenables, ceux d'Avril, Mai, Juin, Septembre, Octobre & Novembre, encore faut-il obſerver dans les jours plus froids ou plus chauds de ces mois d'augmenter ou diminuer la chaleur, proportionnément à la température de l'air.

Lorſque la ſalivation eſt lente, il faut approcher le Malade plus près du feu, & ſi elle vient bien & avec abondance il faut l'en tenir plus éloigné. La chambre doit être d'une chaleur tempérée, ainſi que

le lit du Malade, à qui l'on donnera une chaiſe percée pour aller à la ſelle ſans ſortir de ſa chambre. On doit tâcher de le conſoler, de le diſtraire, deſennuïer, encourager, & ranimer autant que faire ſe peut, car ceux qui ſont gais & courageux crachent mieux, & guériſſent plus aiſément.

Il faut bien prendre garde que le Malade ne ſe couche ſur le dos. Cette attitude l'empêche de cracher librement, & le met dans le cas d'avaler ſa ſalive, & de riſquer à ſe ſuffoquer. La meilleure ſituation eſt de ſe tenir couché ſur le ventre, ou ſur un des côtés de la tête un peu panchée ſur le crachoir. Si les joües enflent trop d'un côté, il faut ſe tourner de l'autre. Ceux qui ont aſſés de force, peuvent ſe lever, ſe promener dans leur chambre, ou ſe tenir aſſis ſur leur lit ou ſur une chaiſe, pourvû qu'ils ſoient bien couverts, & aïent toujours ſoin de bien cracher.

Si le Malade ſe ſent l'eſtomach chargé de bave, & de l'embarras avec douleur, on lui fera prendre un vomitif proportionné à ſa ſituation. Je me ſers ordinairement du ſouffre jaune d'antimoine, & j'ai remarqué qu'il donne beaucoup plus de facilité pour la ſalivation.

On doit recommander très-ſoigneuſement au Malade, de bien remuer les machoires, de le faire frèquemment & en toute manière, mais ſans trop de violence, de crainte qu'il ne reſtât bridé par quelques cicatrices dures, qui ſuccèdent aux ulcères profonds près des dents machelières. Je ne puis m'empêcher de déſaprouver la métode preſque génèrale, de ſe ſervir de quelques inſtrumens ou liqueurs fortes, pour détacher les eſcarres, parce que j'ai remarqué que le grand ſècret, pour que les joües n'enflent point trop, & ne deviennent point trop dures, c'eſt de bien ménager le Mercure, &

de ne jamais violenter la bouche, pour accélérer la chute des eſcarres. Il faut les laiſſer tomber toutes ſeules, & peu à peu, autrement on riſque les ébranlements & criſpations, d'où s'enſuit preſque toujours la gangrène.

Je blâme pareillement la métode des gargariſmes. On ne doit jamais s'en ſervir que les ulcères & eſcarres ne ſoient bien formés, & qu'on n'ait eu 7. ou 8. jours de bonne ſalivation, alors ſi le Malade ſouffre beaucoup, on pourra ſe ſervir d'une décoction d'althéa, ou de l'eau de fray de grenouilles, mêlée avec le mucilage de graine de lin, qui ramollit & détache doucement.

Il arrive ſouvent quand les eſcarres tombent, qu'on jette grande abondance de ſang par la bouche. Cet événement ne doit point épouvanter, ni engager à changer de gargariſme pour cela, à moins que l'hémoragie ne devînt trop forte, au quel cas on peut ſe ſervir de l'eau

ſtyptique, dans un peu de vin de Bourgogne froid ou de Pontac, mais il arrive rarement qu'on ſoit obligé de s'en ſervir, pourvû qu'on ait ſoin de laiſſer tomber les eſcarres d'elles-mêmes, ſans rien arracher.

Après qu'elles ſont tombées, le meilleur gargariſme eſt de ſe rincer la bouche avec du vin pur tiède, ſi on peut le ſouffrir pur, ſinon on le mêlera avec moitié d'eau. Quand on en eſt là, c'eſt alors qu'on peut changer le Malade de linges, de lit & de chambre. Il ne faut pas faire ce changement, à moins que la ſalivation n'ait déja duré aſſés longtems, ſi ce n'eſt que quelque accident preſſant y contraignît, comme par exemple, foibleſſe extraordinaire, tranſport au cerveau, & autres accidens ſemblables, qui demandent qu'on diminuë l'action du Mercure.

Je ne puis déterminer préciſement le tems de changer le Malade de

de linge, d'habit & de chambre, pour pouvoir reſpirer par dégrés un air plus pur, cependant je le fais ordinairement vers le ſeiziéme ou dix-ſeptiéme jour de la ſalivation commencée; malgré cela le Malade ne laiſſe pas encore de ſaliver pendant pluſieurs jours, plus ou moins, ſuivant ſon tempérament & l'ancienneté de ſa Maladie. Ceux qui n'oſent changer de linge au Malade avant de l'avoir purgé, ou qui le purgent ſans néceſſité pendant la ſalivation, ſont dans une groſſiére erreur. La raiſon en eſt qu'ils détournent mal-à-propos par la purgation le flux de bouche, ce qui ſouvent fait manquer la cure. Pour moi je ne purge que lorſque je n'attends plus rien du flux; je donne alors des œufs frais, des panades claires, de la boüillie au lait peu épaiſſe, & un peu de vin à ceux qui ſont foibles, & j'augmente petit-à-petit leur nourriture, juſqu'à ce que je les aïe ramenés à leur train de vie ordinaire.

Si après que le visage & les joües sont bien désenflés, la salivation subsistoit encore opiniatrement & trop long-tems, on pourroit se servir d'un gargarisme, composé de la seconde eau de chaux, mêlée avec du vin chaud, dans lequel on fera boüillir un peu d'alun crud, & un peu d'écorce de grenade, avec une pincée de roses rouges. Il faudra mettre le malade au lait de vache pendant 5. ou 6. semaines, tant pour arrêter entièrement le flux, que pour rétablir ses forces.

Les accidens qui accompagnent ou suivent la salivation, sont entre autres la fièvre, la diarrée, le flux de sang, les suffocations, le délire, l'envie de vomir, les maux de cœur, le crachement de sang, la foiblesse extrême, la trop grande & longue salivation, la difficulté d'avaler & de parler, les enflures extraordinaires du visage, des lévres, de la langue, & les inflamma-

tions violentes, l'assoupissement, les joües percées de part en part par des ulcères malins & la létargie. Quand on voit que le mal presse dans ces sortes d'accidens, il faut saigner le malade du bras & du pied, autant que ses forces peuvent le permettre, & de la jugulaire, si la tête est embarrassée, il faut le décrasser, changer de linge & de chambre, lui donner des lavemens purgatifs, le purger avec une infusion de rhubarbe, de séné, de manne, & de sel végètal; ou bien avec deux onces de manne choisie, une once de catolicon double, & deux dragmes de sel végètal, dans un boüillon clair à la viande.

Comme la diarrée, la dissenterie, & les douleurs de ventre arrivent ordinairement, pendant les deux ou trois premières frictions, je répète ce que j'ai dejà dit, qu'il faut suspendre absolument les frictions, jusqu'à ce qu'on ait entièrement emporté les accidens, par

des potions adouciſſantes, par des lavemens convenables, par l'hipécacuana, le diaſcordium, & autres remèdes propres à la qualité de la Maladie. On doit auſſi éviter & retrancher tous ſomnifères, ſur-tout le laudanum, dont l'uſage ſeroit très-dangereux.

Pendant la ſalivation, il arrive quelquefois que le front, les yeux, la tête & les joües enflent ſi fort, qu'on ne peut reconnoître le Malade, mais l'on ne doit pas être inquiet de cet accident, lorſque la ſalivation coule bien. Si elle venoit à s'arrêter alors ces enflures deviennent dangereuſes; elles ſont preſque toujours ſuivies de convulſions, rêveries, létargie, & autres accidens ſemblables & très-facheux, ſur-tout ſi l'enflure procède du dèſordre intèrieur, car celle qui eſt occaſionnée par une cauſe externe, comme par exemple l'air froid, auquel le Malade ſe ſeroit imprudemment expoſé, n'eſt pas à craindre.

J'ai vû des Malades à qui la langue enfloit ſi fort, qu'elle occupoit toute la bouche, de ſorte qu'ils ne pouvoient avaler ni boüillon ni ptiſanne. J'ai vû deux fois la langue ſortir l'épaiſſeur de deux doigts, hors de la bouche, chargée d'une bave blanchâtre & jaunâtre, que des perſonnes peu expérimentées prenoient pour une eſcarre, quoique ce ne fut qu'un limon endurci. En pareil cas il faut faire tenir un linge devant la bouche du Malade, pour la garantir de l'air, & la fomenter doucement avec une décoction émolliente, juſqu'à ce qu'elle ſoit déſenflée, & enſuite la repouſſer dans la bouche doucement & avec précaution, & l'y contenir; mais ſi elle étoit enflée au point que le Malade, ne pût ni avaler ni cracher, il faudroit ſe ſervir d'une petite ſeringue, pour introduire du boüillon, & pouſſer quelque injection déterſive pour faire ſortir la bave.

Ces ſortes de cas demandent de grands ſoins, tant de la part de celui qui traite la maladie, & de ceux qui le ſervent, que de la part du Malade même. Il eſt pourtant vrai que ces accidens n'arrivent point, ou preſque jamais, lorſqu'on a le bonheur de tomber entre les mains d'un Praticien expert, qui ſait bien ménager & gouverner le Mercure, & que le Malade de ſon côté, a ſoin de bien cracher, & rendre ſa bave, dont la nature cauſtique ne manque jamais d'ulcérer les joües, quand elle ſéjourne.

S'il ſurvenoit quelque corruption à la bouche ou la gangrène, il faut tremper de petits plumaceaux dans l'eau catagmatique, les en imbiber, & les appliquer & laiſſer aux endroits où il y auroit le plus de pourriture, ſans rien tirailler ni arracher, à moins qu'on ne veüille augmenter le deſordre & faire percer les joües. Si l'on a peur que le cuir ne ſe ruine, on pourra l'en

empêcher en appliquant ſur les joües trop enflées des compreſſes de linge fin moüillées dans l'eau de vie, mais jamais de cataplaſmes, non plus que d'emplâtres, parce que le cuir étant fort mince, ces Remèdes le minent aiſément & contribuent à le faire percer.

J'ai déja dit qu'il faut bien faire remuer les machoires au malade pour empêcher qu'elles ne reſtent bridées après la ſalivation de façon à ne pas ouvrir facilement la bouche. Lorſque cet accident eſt nouveau on en délivre facilement les malades par le moïen de petits coins de bois garnis de linge, & introduits entre les dents machelières, en les augmentant peu-à-peu en groſſeur, juſqu'à ce que la machoire s'ouvre librement. Il faut avoir ſoin de ſe ſervir en même tems de gargariſmes émollients, de fomenter la partie en dehors, & appliquer ſur l'endroit bridé des figues bien trempées dans la décoction

émolliente ; mais lorſque l'accident eſt ancien, que la bride eſt dure & calleuſe, il en faut venir à l'operation.

Il eſt, comme je l'ai ci-devant dit, de certaines maladies qui ne finiſſent pas toujours avec la ſalivation, comme la Chaude-piſſe, Porreaux, verrües, Condilomes, Caries des os & autres. Elles ſont faciles à emporter par les Remèdes à part qui conviennent à la nature de chacune, ſur-tout quand une fois la cauſe & le principe ont été détruits par la grande cure. Mais dans ce petit Traité, je ne me ſuis propoſé que d'expoſer les régles pratiques pour la guériſon de la vérole univerſelle, & non d'entrer dans le détail des Remèdes pour toutes les différentes Maladies vénèriennes, qui ſont en très-grand nombre. Il y a pour la guériſon de ces Maladies des métodes & des pratiques particulières, tant pour celles qui ſubſiſtent après la grande

cure, que pour celles qui n'ont pas beſoin de ce Remède.

La métode, dont je me ſers à cet égard eſt facile & naturelle, & j'oſe dire qu'elle eſt la plus sûre, la moins dangereuſe & la meilleure qui ait encore paru depuis *Jacob Carpenſis*, habile Médecin, ſavant Anatomiſte, & premier Auteur de la ſalivation. Un long exercice, & une expèrience ſuivie depuis pluſieurs années, m'ont fait voir que mes Remèdes & la façon de m'en ſervir ont eu un plein ſuccès, ainſi je ne crois pas néceſſaire ni du reſſort de mon Ouvrage d'en faire part au Public. D'ailleurs, comme je l'ai dit, ce ſeroit un mauvais préſent à lui faire. Les circonſtances des Maladies, le tempérament du malade, les accidens déterminent ſuivant l'exigence des cas, à modèrer ou augmenter les Remèdes qu'on emploie. Tout ſe dirige ſuivant la nature & qualité du mal plus ou moins dangereux

ou invétéré. On ne peut ſur cela donner des régles génèrales, il en réſulteroit de l'erreur & de l'abus, car tel pour une Maladie a beſoin de plus de Remèdes & d'une autre qualité qu'un autre attaqué de la même maladie. D'un autre côté il faut encore obſerver les circonſtances politiques de l'état de ceux qu'on traite, ſoit garçon ou fille en maiſon de Père & Mère, ſoit Mari & Femme, dont l'un ignore la ſituation de l'autre. Dans tous ces cas il faut agir avec bien plus de prudence & de circonſpection, qu'avec une perſonne libre & indépendante. Il faut en guériſſant le mal prendre toutes les meſures néceſſaires pour le tenir inconnu à ceux qui doivent n'en pas être inſtruits. Il eſt donc important que les Remèdes & le régime qu'on ordonne ne révèlent point un ſécret qu'on a intérêt de cacher, & dans le cas d'une pleine liberté des actions du malade, on n'a pas les

mêmes précautions & ménagemens à garder.

Un ſpéculatif pur & ſimple, qui par une étude ſuivie d'une ſavante Téorie a rencontré un ſécret pour la guériſon des Maladies Vénèriennes, s'il n'y joint l'expèrience & la pratique ne mérite point la confiance du Public. Le moindre accident imprévû, ou contraire au ſiſtême qu'il s'eſt fait, dérange ſes projets, & ſouvent lui fait perdre la tramontane. Il ne ſait point ajuſter ſon Remède aux divers tempèramens qui diffèrent beaucoup dans les hommes. Il n'a qu'une routine qui n'eſt point en garde contre les circonſtances, les accidens, & les évènemens qui peuvent ſurvenir & contre ceux que l'expèrience indique au Praticien.

Voilà en peu de mots, comme on le voit, ce que j'avois à dire ſur les Maladies vénèriennes & ſurtout ſur la Vérole univerſelle qui demande la grande cure. Tant de

malades y ſont manqués par le défaut d'expèrience de ceux qui les traitent, & il eſt ſi triſte & ſi diſgracieux d'éprouver pluſieurs fois ce pénible & diſgracieux Remède, que j'ai cru rendre un ſervice au Public en lui faiſant part de mes petites obſervations, & de la mètode dont je me ſers avec ſuccès depuis 19. années pour la guériſon de ce dangereux mal, dont cependant le déſordre n'eſt que trop fréquent. J'en tire deux conſéquences. 1°. Qu'on ne ſauroit être trop circonſpect pour éviter d'en courir les riſques. 2°. Que quand on a le malheur de ſe trouver dans cette critique poſition, il faut s'adreſſer à un habile Praticien expert dans la cure de ces maladies, & habitué à les connoître & guérir; ſans quoi on court le hazard des plus triſtes & des plus dangereux événemens.

TRAITE'
DES MALADIES
DE
L'URÈTRE.

A La ſuite du traité des Maladies vénèriennes, j'ai crû ne pouvoir mieux faire que d'ajouter celui de celles de l'Urètre. 1°. Parce que la cauſe de ces dernières procède ſouvent du même principe que les premières. 2°. Parce qu'il s'agit à peu près des mêmes parties du corps humain.

Je me propoſe de faire voir dans leur jour, les différentes Maladies de l'Urètre, & de prouver par des exemples frappans & connus, le ſuccès des Remèdes que j'emploie

pour les guérir. Par diſcrétion je n'ai point voulu citer les noms, mais j'écris dans un Païs, où non-ſeulement les perſonnes guéries ſe reconnoîtront, mais encore leurs amis, à qui ils ont fait confidence de leurs Maladies & de leurs gueriſons.

On a vû par mon précèdent Traité, que je me borne à la pratique, & que connoiſſant la foibleſſe de mon gènie, pour les ſciences ſublimes, je me reſtrains dans les limites de ce que l'expèrience m'a apris, ainſi le Lecteur indulgent, ne doit pas attendre de moi, de ces belles & ſavantes diſſertations préliminaires, qui annoncent l'érudition d'un Auteur, & prèvienent en ſa faveur, j'y réüſſirois mal, je me connois, ainſi pour cauſe & par principe de raiſon, j'entre tout d'un coup en matière, *ab abrupto.*

On nomme Urètre, le canal par lequel l'urine au ſortir de la veſſie, eſt conduite hors du corps. Cette

partie eſt ſujette à pluſieurs infirmités ; la plûpart ſont occaſionnées par les ſuites des gonorrées, ou chaude-piſſes virulentes mal guéries, tels que ſont les porreaux ou verruës, carnoſités, caroncules, excroiſſances, calloſités, ulcères, cicatrices, chancres, chairs fongueuſes, gonflemens du tiſſu ſpongieux, qui rétrècit le canal, ſinus, clapiers, fiſtules, écoulement connu ſous le nom de relâchement de vaiſſeaux, qu'on regarde aſſés ſouvent comme un léger objet, quoique dans le fond il ſoit preſque toujours l'effet d'un ulcère, qui a reſiſté aux Remèdes, par leſquels les autres accidens de la gonorrée ont été ſurmontés.

Il y a encore la dyſurie, ou difficulté d'uriner, l'iſchurie, ou entière ſuppreſſion de l'urine, la ſtrangurie, ou envie frèquente & involontaire d'uriner, qui n'occaſionne cependant qu'un écoulement goute-à-goute, accompagné de cuiſſons

& de douleurs. Outre cela le flux de matières purulentes qui ne tarit point, & celui de l'ordure continuelle, qui ſouvent bouche le paſſage de l'urine, & n'en permet la ſortie que par le moïen d'une ſonde de plomb, qu'il faut toujours garder. Tout cela prouve, dit *Mr. Guiſard*, qu'il vaudroit mieux pour le Malade, d'être atteint d'une Maladie vénèrienne décidée. Il en ſeroit plus aiſément & plus ſûrement guéri, que de ces ſortes de gonorrées, d'autant plus dangereuſes, que ſouvent elles réſiſtent aux Remèdes les plus efficaces.

Pluſieurs citations des meilleurs Auteurs de la Médecine, prouvent ce qu'on vient d'avancer. On trouvera peut-être, que je les ai multipliées en trop grande quantité, & que la lecture en devient ennuïeuſe, mais je ſuis bien aiſe de faire voir les principes ſur leſquels je me ſuis fondé, pour la préparation de mes Remèdes.

„ On juge, dit Mr. *Aſtruc*, *liv.* „ 3. *chap.* 4., qu'il y a des ulcères „ internes par le pus, qui ſort fré- „ quenment de l'Urètre.

Mr. de la Faye, Chirurgien de Paris très-expert, décide formellement cette queſtion dans ſes remarques. „ *J'ai ouvert, dit-il*, „ des cadavres de perſonnes qui „ avoient été traitées par la mètode „ ordinaire, ſavoir les cauſtiques „ & les ſondes tranchantes, & j'ai „ trouvé dans le tiſſu cellulaire de „ l'Urètre, des ſinus de la longueur „ de deux pouces ou environ, & „ qui s'étendoient vers la glande „ proſtate ſupèrieure. J'ai remarqué „ que ces ſinus rendoient du pus; „ qu'ils étoient calleux, parfaite- „ ment ronds, & aſſés grands pour „ qu'on pût y introduire une bou- „ gie, & que l'ouverture étoit ſi- „ tuée au même endroit, que l'ob- „ ſtacle qui avoit cauſé la réten- „ tion d'urine, ce qui prouve que „ ces ſinus étoient de fauſſes rou-

„ tes, formées par les bougies
„ chargées de cauſtiques, ou par
„ les ſondes tranchantes. "

Il réſulte évidemment de ces obſervations que les Ulcères peuvent ſubſiſter pendant long-tems dans l'Urètre, & que les bougies cauſtiques & ſondes tranchantes, dont on ſe ſervoit anciennement, au lieu de guérir le malade ne ſervent au contraire qu'à pratiquer de fauſſes voïes par leſquelles on fait prendre une route forcée à l'Urine, dans le tems qu'on laiſſe ſubſiſter l'ulcère qui bouche le conduit ordinaire.

Mr. Col. de Villars, célèbre Profeſſeur en la Faculté de Médecine de Paris, dans ſon Cours de Chirurgie tome 4. parle en ces termes :
„ La métode des Aſtringens, dont
„ on ſe ſert communément pour
„ guérir la Gonorrée virulente,
„ eſt auſſi dangereuſe qu'elle eſt
„ prompte & facile, attendu que
„ l'expèrience n'a que trop fait

„ connoître que toutes les injections vitrioliques, aſtringentes „ ou chargées de ſels acides fixes, „ telles que celles de Muſitan, ou „ faites avec la Pierre mèdicamenteuſe le Colcothar, ou les Poudres ſtyptiques & alumineuſes, „ capables d'arrêter promptement „ le cours de la matière, ne manquent jamais de cauſer des accidens fâcheux, même la Vérole univerſelle, ſur-tout ſi on „ les emploïe au commencement „ de la Maladie, ou avant que le „ Virus ait été éteint par des Remèdes convenables.

„ En effet cette matière qui coule librement, ou qui commence „ à couler des organes où ſe trouve le ſiège de la Gonorrée, venant à être ſupprimée tout d'un „ coup, s'y accumule, s'y échaufe, s'y exalte, & infecte toute „ celle qui s'y rend, excite dans „ les organes contigus une inflammation conſidérable, ou au-

„ gmente la Phlogoſe naiſſante ,
„ particulièrement dans l'Urètre
„ & au col de la veſſie , ce qui
„ reſſerre & étrangle les vaiſſeaux
„ ſanguins de ce conduit, & for-
„ me un obſtacle à la circulation
„ du ſang , d'où naiſſent le Gon-
„ flement des corps caverneux ,
„ & du tiſſu ſpongieux de l'Urè-
„ tre, les ulcères de ce canal , la
„ Diſurye , la Strangurie , & autres
„ fâcheux Simptômes. Si le Virus
„ eſt fort actif, & fort ſubtil , &
„ qu'il ne trouve plus ſon iſſüe par
„ l'Urètre, il pénétre les vaiſſeaux
„ ſanguins & limphatiques , ſe
„ mêle dans toute la maſſe des
„ humeurs , & produit une Vérole
„ génèrale qui ſe manifeſte bien-
„ tôt, à moins que le levain ne ſe
„ fixe pendant un certain tems
„ dans quelque partie organique
„ pour ſe réveiller enſuite à l'oc-
„ caſion d'une maladie ou de quel-
„ que débauche ; mais ſi ce Virus
„ eſt lent, tardif, groſſier, ou qu'il

„ n'occupe que les glandes de l'U-
„ rètre, & qu'il n'ait pas le tems
„ de s'exalter & de ſe dévelop-
„ per, il ſe fixe & ſe concentre
„ dans ſes glandes, il les endurcit
„ & y reſte aſſoupi, quelquefois
„ un nombre conſidèrable d'an-
„ nées ſans cauſer aucune douleur
„ ni aucun ſimptôme fâcheux; juſ-
„ qu'à ce qu'échauffé ou animé par
„ quelque cauſe interne ou exter-
„ ne il ſe mette en action, & pro-
„ duiſe des accidens particuliers,
„ qu'on n'attribue jamais à la vé-
„ ritable cauſe.

Voici le raiſonnement du fameux *Mr. Aſtruc* au Liv. 3. du Traité déja cité Chap. 4. „ Comme les
„ Ulcères vénèriens de l'Urètre,
„ loin de pouvoir être détergés
„ deviennent au contraire chaque
„ jour plus ſordides à cauſe qu'ils
„ ſont continuellement arroſés d'u-
„ ne ſémence purulente & d'une
„ urine fort acre, ils doivent pro-
„ duire ſouvent des excroiſſances

„ de chair, qu'on appelle carno-
„ ſités ou caroncules, qui ſont
„ calleuſes ou fongueuſes, groſſes
„ ou petites, larges & plates,
„ ou longues & menües ſituées
„ dans tels ou tels endroits de l'U-
„ rètre, plus ou moins nombreuſes
„ ſuivant le vice ou la quantité de
„ ſuc nourricier, & ſuivant l'é-
„ tendüe, le nombre & la ſitua-
„ tion des Ulcères, ce qui ne ſau-
„ roit arriver ſans gêner beaucoup
„ le paſſage de l'urine.

M. Dubois, dans ſon nouveau Traité des Maladies vénèriennes *pag.* 22. dit que „ Lorſque la Go-
„ norrée eſt produite par un Virus
„ auſſi pénètrant, il arrive ſouvent
„ qu'il dérange conſiderablement
„ le tiſſu de l'Urètre, qui par ſa
„ ſtructure nerveuſe, délicate &
„ très-ſenſible, eſt ſuſceptible d'ir-
„ ritations & de douleurs fort ai-
„ gües, ce qui jette les malades
„ dans de terribles inquiètudes,
„ & laiſſe encore ſouvent après

„ avoir été calmées, des ſuites
„ qui ne ſont pas moins fâcheuſes
„ que les Simptômes véroliques.
„ Ces mauvaiſes ſuites, dans le
„ traitement deſquelles la plûpart
„ des Chirurgiens échoüent, ſont
„ des excroiſſances qui occupent
„ le canal de l'urine, & cauſent
„ aux malades des douleurs très-
„ cuiſantes, lorſqu'il eſt queſtion
„ d'uriner.

M. Verduc, dans ſa Patologie de Chirurgie *Tome* 2. *Chap.* 38. s'explique ainſi. „ Le Phlegmon du Per-
„ rinée ne diffère des autres tu-
„ meurs, que parce que la douleur
„ qu'il cauſe eſt plus forte, & qu'il
„ en arrive ſouvent une ſuppreſ-
„ ſion d'urine à cauſe du voiſinage
„ du col de la veſſie, & ſi l'inflam-
„ mation ne ſe diſſipe pas, il ſe fait
„ un abcès, enſuite un ulcère, &
„ très-ſouvent une fiſtule, ce qui
„ peut arriver par une cauſe inter-
„ ne ou externe, mais ſur-tout par
„ une ſémence fermentée & cor-

„ rompüe dans les veſſicules ſé-
„ minaires, parce qu'aïant beau-
„ coup de ſels volatils, ces ſels de-
„ viennent acres, & en s'embar-
„ raſſant dans les cellules des ſuſ-
„ dites veſſicules, ils paſſent en-
„ ſuite au travers de leurs pores
„ juſqu'au perrinée, & par leur acri-
„ monie ils déchirent les fibres de
„ cette partie, ce qui donne oc-
„ caſion aux liqueurs nourriciè-
„ res de s'extravaſer, de fermen-
„ ter, & enfin de faire un ulcère
„ par l'acreté du pus. D'ailleurs
„ l'acrimonie de l'urine, peut en-
„ core ulcèrer le perrinée, auſſi bien
„ qu'une ſémence corrompüe,
„ comme il arrive ſouvent après
„ les Gonorrées vénèriennes. L'Ul-
„ cère du Perrinée eſt toujours dan-
„ gereux à cauſe qu'il peut ronger
„ les parties voiſines.

„ Ces Ulcères ſont plus ou moins
„ faciles à guérir ſelon qu'ils ont
„ plus ou moins d'acreté. Si la
„ matière a carié les os, la gué-

„ riſon en ſera longue & péni-
„ ble, &c.
„ Enfin lorſque dans ces ſortes
„ d'Ulcères, le conduit urinaire ſe
„ trouve rongé dans toute ſon
„ épaiſſeur, non ſeulement ces Ul-
„ cères deviennent fiſtuleux par
„ la ſortie de l'urine, mais cette
„ même urine pénètrant de tout
„ côté les tégumens de la Verge
„ & du Scrotum y forme un grand
„ nombre de ſinuoſités, qui s'ou-
„ vrent en différens endroits par
„ où l'urine s'échappe, & tou-
„ tes ces ſinuoſités aïant commu-
„ nication des unes aux autres,
„ on ne peut guérir ces fiſtules
„ multipliées qu'en faiſant des in-
„ ciſions cruelles au Perrinée, à
„ la Verge & au Scrotum, pour les
„ découvrir & les faire ſuppurer.
„ C'eſt néanmoins à quoi s'expo-
„ ſent tous les jours une infinité de
„ débauchés qui hantent Gonor-
„ rées ſur Gonorrées, & qui pé-
„ riſſent le plus ſouvent après s'ê-

„ tre long-tems negligés par le
„ grand dépot qui ſe fait ſur ces
„ parties, & les rend endurcies,
„ calleuſes, & toutes obſtruées
„ par la fixation des ſels urinaux,
„ dont elles ont été pénètrées &
„ qui tombent enfin en gangrène.
„ Quant à l'inflammation du
„ perrinée, elle ſe termine d'or-
„ dinaire par un abcès qui ſuppu-
„ re. Elle n'eſt pas ſans danger, à
„ cauſe des parties voiſines, com-
„ me le ſcrotum, les teſticules, l'a-
„ nus, les inteſtins, les veſſicules
„ ſéminaires & l'Urètre, & cauſe
„ la ſuppreſſion de l'urine. Com-
„ me l'abcès du perrinée eſt fort à
„ craindre, il faut, s'il eſt poſſible,
„ l'ouvrir d'abord, ſi l'on veut
„ empêcher que l'acreté du pus
„ ne ronge les chairs qui ſont au-
„ deſſous, en ſe faiſant jour dans
„ les parties contigües, & que ce
„ pus ne pénètre juſqu'aux os, ce
„ qui cauſeroit infailliblement la
„ carie, ou qu'il ne ronge l'Urè-

„ tre, ce qui occaſionneroit la ſor-
„ tie involontaire de l'urine, &
„ par conſèquent, une fiſtule dif-
„ ficile à guérir.

Le même Auteur, *liv.* 2. *chap.* 3. *art.* 2., parle en ces termes, à l'égard des Phimoſis. „ L'on appelle
„ Phimoſis cette Maladie dans la-
„ quelle le prèpuce ne découvre
„ point le gland, & paraphimoſis
„ lorſque le prèpuce demeure ab-
„ baiſſé au tour du gland, ſans
„ pouvoir le couvrir. Il arrive très-
„ fréquenment aux jeunes gens,
„ qui ſe font des attouchemens
„ impudiques, cependant le plus
„ ſouvent, ce mal eſt produit par
„ des ulcères vénèriens, formés
„ ſous le prèpuce & ſur le gland,
„ après un congrès impur, & la
„ virulence qui cauſe ce phimoſis
„ eſt quelquefois ſi maligne, qu'elle
„ attire un déluge d'accidens ſur
„ la verge, qui la fait tomber en
„ mortification, & qui en cauſe
„ ſouvent la perte totale, à ceux

„ qui négligent d'y remèdier dans
„ le commencement, ou qui ont
„ le malheur de ſe confier à des
„ ignorans. La courbure de la ver-
„ ge vient quelquefois d'une con-
„ vulſion, ou d'une tumeur, ou
„ de quelque liqueur acre & viſ-
„ queuſe, arrêtée dans l'Urètre.

Art. 3.

Cet Auteur dit, „ que le Pria-
„ piſme, eſt une érection involon-
„ taire de la verge, & qui ne ceſſe
„ point après les approches dans
„ leſquelles on ſent de la douleur
„ au lieu de plaiſir. Cette Maladie
„ eſt preſque toujours jointe avec
„ la gonorrée. Le Satiriaſis ne dif-
„ fère du Priapiſme, que parce
„ qu'on a toujours envie de con-
„ tenter ſa paſſion, & que l'éré-
„ ction eſt accompagnée de plaiſir.
„ Cette Maladie vient pour l'ordi-
„ naire, par inflammation de la
„ verge, & n'eſt pas non plus ſans
„ danger, parce qu'il eſt à craindre
„ que la convulſion dure trop long-

„ tems, & que les vaiſſeaux ſper-
„ matiques deviennent paraliti-
„ ques ; ſi par quelque convulſion
„ la verge demeure courbée & tor-
„ ſe, cette indiſpoſition peut em-
„ pêcher la génèration, & ſi cette
„ courbure eſt de naiſſance, elle
„ eſt incurable.

Art. 5.

„ La verge eſt encore ſujette à
„ l'emphyeſme, à l'inflammation,
„ aux verrües qu'on appelle des
„ porreaux, aux caroncules qui
„ ſont de petites tumeurs char-
„ neuſes, qui viennent dans le
„ conduit de l'Urètre, enfin à des
„ ulcères, qui ſont tantôt en de-
„ hors du gland au prépuce, &
„ tantôt dans le conduit, quelque-
„ fois auſſi ces ulcères pénètrent
„ le dedans & le dehors. Si ces
„ indiſpoſitions ſont des accidens
„ de Maladies vénèriennes, on les
„ appelle Chancres.

„ Pour ce qui regarde l'emphyeſ-
„ me de la verge, on connoit cette

„ Maladie à une tumeur, qui pa-
„ roit quelquefois tranſparente,
„ ſouvent ſans douleur. Cette par-
„ tie eſt groſſe & enflée comme
„ une veſſie, pleine de vents de-
„ puis la racine juſqu'à l'extrêmité,
„ tout eſt ſi gros & ſi enflé, qu'on
„ ne ſauroit appercevoir le gland;
„ quand cette enflure ſuccède à
„ une gonorrée virulente, on la
„ nomme criſtaline.

Art. 6.

„ Les Porreaux ſe remarquent
„ au bout du gland, & autour de
„ ſa partie inférieure; quelquefois
„ ils viennent ſous le prépuce, ce
„ ſont des excroiſſances molles &
„ fongueuſes; il en coule ſouvent
„ une ſanie puante, elles augmen-
„ tent de jour en jour, elles ſont
„ fort ordinaires à ceux qui ont la
„ Vérole; elles viennent auſſi de
„ l'extravaſion du ſuc nourricier,
„ qui a déchiré la ſubſtance du
„ gland. Les Verrües qui viennent
„ dans le conduit, & qui bouchent

l'ou-

„ l'ouverture du gland, ſont très-
„ difficiles à guérir. On les nom-
„ me carnoſités, il eſt plus facile
„ d'emporter celles qui viennent
„ autour du gland, pourvû nean-
„ moins qu'elles ne viennent pas
„ de la Vérole, parce qu'il n'eſt pas
„ aiſé d'emporter ces excroiſſan-
„ ces, que l'on n'ait auparavant
„ tari la ſource qui les entretient.
„ Comme les Porreaux de la ver-
„ ge, ſont preſque toujours des
„ avant-coureurs des Maladies vé-
„ nèriennes, c'eſt ce qui fait qu'on
„ doit y avoir grand égard.

Quelquefois, dit *Mr. de la Met-trie*, dans ſon Traité des Maladies vénèriennes *pag.* 165. „ la matière
„ de la Gonorrée devient brune,
„ ſemblable à de la lie d'huile, elle
„ paroît mêlée d'un peu de pouſſie-
„ re, & n'eſt point adhèrente,
„ alors il eſt impoſſible de la guérir,
„ ſans qu'il reſte toujours un petit
„ écoulement, parce que l'Urètre
„ étant rongée par l'acreté du ve-

„ nin, il ſe forme des ſinus, qui
„ cauſent de la douleur toute la
„ vie, & que les remèdes ne font
„ qu'augmenter. Il qualifie *pag.*
„ 193. ce petit écoulement, d'un
„ écoulement éternel, il ajoute
„ qu'il vient de la dilatation des
„ vaiſſeaux paralitiques.

Mr. Aſtruc, *liv.* & *chap.* déjà cités dit, „ que le flux virulent de
„ la gonorrée, produit preſque
„ toujours des ulcères en differens
„ endroits de l'Urètre, & ſur-tout
„ aux extrémités des canaux ex-
„ crètoires des veſſicules ſemina-
„ les, & des proſtates, or quand
„ il ſe trouve que la gonorrée eſt
„ négligée ou mal traitée, ce qui
„ arrive très-ſouvent, il eſt rare
„ que ces ulcères viennent à une
„ parfaite guériſon, principalement
„ ceux qui attaquent les canaux
„ excrètoires de ces reſervoirs, ou
„ qui ſont proches, parce qu'ils
„ ſont continuellement irrités, &
„ entretenus par l'humeur virulen-

» te qui en découle, ainſi de lé-
» gers & ſuperficiels qu'ils étoient
» d'abord, ils doivent devenir né-
» ceſſairement à la longue, malins,
» fiſtuleux & calleux, rétrècir par-
» là plus ou moins le canal de l'U-
» rètre, empêcher plus ou moins
» le paſſage de l'urine, ſelon que
» l'efferveſcence ou l'acrimonie
» du ſang augmentée par quelque
» dérangement dans le régime, fe-
» ra gonfler plus ou moins, les
» bords de ces ulcères.

Le même Auteur *au chap.* 10. *du même liv.*, dit en parlant de la gonorrée vénèrienne, » que tant celle
» qui eſt accompagnée de phlogoſe,
» & cauſée par une contagion ré-
» cente, que celle qui eſt déja an-
» cienne, & qui a dégénèré en flux
» habituel de ſemence, ſubſiſtent
» ordinairement après les frictions
» mercurielles. Il eſt vrai, *dit-il*,
» qu'au lieu d'être virulente com-
» me avant les frictions, ce n'eſt
» plus qu'une gonorrée ſimple &

„ ſans virus, qui ne ſauroit ſe com-
„ muniquer.

„ Nous avons vû, *ajoute-t'il*, que
„ la gonorrée virulente & nouvel-
„ le, dépend toujours d'une phlo-
„ goſe, ou d'une inflammation
„ ulcèreuſe, qui occupe l'Urètre
„ dans les hommes..... La phlo-
„ goſe & exulcèration, peuvent
„ reſter pendant quelque tems dans
„ quelques-unes de ces parties, ou
„ dans pluſieurs à la fois, même
„ après que le mercure à détruit
„ le Virus par l'uſage des fri-
„ ctions. Elles ne ſont plus entre-
„ tenües par ce Virus, ce ſont de
„ ſimples écoulemens, qui dépen-
„ dent alors du vice des parties,
„ & que la longueur du tems avec
„ un régime convenable peuvent
„ guérir, mais qui pourroient de-
„ venir nuiſibles par la durée, &
„ qu'il vaut mieux guèrir par l'u-
„ ſage des remèdes ordinaires.

Ce ſavant Médecin reconnoît dans ce paſſage comme dans les

précèdens, que les ulcères des Gonorrées peuvent ſubſiſter pendant un grand nombre d'années. Je ne ſaurois cependant m'empêcher de contredire l'Article, où il prétend que le Virus eſt totalement détruit par les frictions mercurielles. Il peut ſe faire qu'il en ait vû des preuves dans quelques Malades qui auront éprouvé l'extinction du Virus par le mercure, & auxquels il ne ſera reſté qu'un ulcère non virulent dans l'Urètre; mais je puis aſſurer que l'expèrience m'a fait voir le contraire dans beaucoup d'occaſions. C'eſt ce qu'on peut apprendre encore en liſant la diſſertation pratique *de M. Guiſard*, ſur les Maladies vénèriennes. Ce célèbre Auteur qui s'eſt acquis à Montpellier la plus haute reputation pour la cure de ces Maladies, explique nettement ſa penſée à cet égard *pages* 200. & 203., & il ajoute que les Gonorrées accompagnées de Carnoſités ſont des plus fâcheuſes.

M. Verduc au Liv. déja cité Art. 7. s'explique ainſi „ Les excroiſſances de l'Urètre que l'on appelle caroncules empêchent toujours un peu le paſſage de l'urine. Ces excroiſſances charneuſes ſont cauſées, comme toutes les autres chairs fongueuſes, par l'acrimonie du ſuc nourricier, qui s'eſt extravaſé des vaiſſeaux de la membrane interne de l'Urètre. La matière acre qui coule de la Gonorrée eſt ſouvent la cauſe des carnoſités qui viennent de cette ſéroſité qui ulcère l'Urètre. Celles qui viennent de la Vérole ne ſe guériſſent pas facilement, parce qu'elles ſont dans une partie molle & ſpongieuſe, & que l'urine & la ſémence corrompüe les abbreuvent ſans ceſſe, & enfin parce qu'il eſt difficile d'y porter des médicamens. Tantôt ces excroiſſances cauſent une Strangurie, tantôt une Dyſurie ou

„ une Iſchurie. Il faut encore ajou-
„ ter qu'étant attachées à des par-
„ ties membraneuſes, il y a du
„ danger à ſe ſervir de médica-
„ mens acres & corroſifs, & que
„ l'Urètre n'eſt pas un lieu com-
„ mode pour en extirper ces ca-
„ roncules.

„ Le même Auteur *Art.* 8. rap-
„ porte qu'il eſt facile de connoî-
„ tre les ulcères du gland & du
„ prépuce, mais qu'on ne con-
„ noît ceux de l'Urètre qu'à la dou-
„ leur qu'on reſſent en urinant.
„ Il coule auſſi ſouvent de l'U-
„ rètre une ſéroſité purulente. La
„ Verge eſt quelquefois groſſe &
„ tendüe, lorſque ces ulcères ſont
„ invétérés, il en ſort un pus acre
„ & corroſif ; ils ſont aſſés fré-
„ quens à ceux qui ont la Vérole
„ parce que le ſang & la limphe
„ ſont remplis de ſels acres & cor-
„ roſifs qui rongent plûtôt les par-
„ ties naturelles que toutes autres
„ à cauſe de leur délicateſſe. Ces

„ ulcères peuvent encore venir
„ par un abcès qui ſuppureroit dans
„ l'Urètre, ou par des pierres iné-
„ gales qui déchireroient, en paſ-
„ ſant, le canal, & ils dégénèrent
„ ſouvent en gangrène.

Au Chap. 44. *Mr. Verduc* obſerve „ que le vagin eſt ſujet à plu-
„ ſieurs indiſpoſitions, il y en a
„ qui arrivent au Clitoris, comme
„ le Tentigo. Les autres ſont des
„ excroiſſances de chair qu'on ap-
„ pelle la queuë. Quelquefois ce
„ fourreau ſe rétrècit, & quelque-
„ fois il ſe relâche, ce qui occa-
„ ſionne la chûte du col de la ma-
„ trice. Cette partie eſt ſujette
„ aux puſtules, aux condilomes,
„ aux hémorroïdes, aux ulcères,
„ aux rhagades, aux verrües, &c.
„ Ces indiſpoſitions ſe guériſſent
„ difficilement ſur-tout ſi elles ſont
„ cauſées par la Vérole.

„ Les Carnoſités, dit *Parè liv.* „ 19. ſont connuës par la ſonde
„ qui ne peut paſſer librement par

„ le conduit de l'urine, mais trou-
„ ve autant de fois réſiſtance qu'il
„ y a de carnoſités, & encore par
„ la difficulté d'uriner. L'urine ſort
„ déliée & fourchüe, de travers,
„ & quelquefois goute-à-goute
„ avec de grandes épreintes, de
„ façon que le plus ſouvent le ma-
„ lade voulant uriner, eſt con-
„ traint d'aller à la ſelle, comme
„ ceux qui ont une pierre dans la
„ veſſie.

Je crois m'être aſſés étendu ſur la citation de pluſieurs Auteurs célèbres touchant l'exiſtence des vices vénèriens dans l'Urètre. Je pourrois cependant en citer encore un grand nombre d'autres non moins reſpectables par leur ſavoir, tels que Mrs. *Dionis*, *Antoine Paſcal* dans ſon Traité des Gonorrées Art. 3. annotat. chirurg. part. 2. Chap. 22. *Palfin*, *Filtz-Gerald*, *Pierre Violette Dubois*, *Louis Luiſſini*, *Auguſtin Belloſte*, *Frédèric Hoffman*, *Daniel Turner*, & beau-

coup d'autres; mais je crains d'avoir déja excédé la meſure par la multitude de citations raportées. J'apréhende, comme je l'ai ci-devant dit, qu'on ne ſe ſoit ennuïé à ces lectures; cependant je les ai crû néceſſaires pour le fondement de mon édifice; je vais maintenant détailler, avec le plus de préciſion qu'il me ſera poſſible, mes Obſervations ſur les Maladies de l'Urètre, & les Remèdes dont je me ſers pour les guérir.

Toutes les autorités que j'ai raportées, prouvent le danger des Maladies de l'Urètre, & le péril où ſe trouvent ceux qui en ſont attaqués, ſans trop indiquer ni avec aucune certitude les moiens d'y remèdier. J'ai fait de ces Maladies une étude particulière, je m'y ſuis adonné tout entier, la Providence a favoriſé mes veilles & mes ſoins, & j'ai eu l'avantage de réüſſir à des cures qu'on regardoit comme déſeſpèrées, & dont je donnerai les

exemples & les preuves, à la fin de ce Traité.

Je me ſers pour cela de certaines ſondes nouvellement découvertes, que j'introduis dans l'Urètre, de la longueur de 9. à 10. pouces chacune, plus ou moins, ſelon les obſtacles du canal, ſans que le Malade ſouffre autre choſe qu'une très-légère cuiſſon, qui ne l'empêche ni d'agir, ni de vaquer à ſes affaires, ni de vivre à ſon ordinaire, pourvû cependant qu'il ne faſſe ni excés ni débauche, de façon que le ſécret eſt facile à concentrer entre le Malade & moi. Je ſuis obligé par état & par ſerment de le garder, & rarement les Malades ſont indiſcrets. Je dis plus, la légère cuiſſon, dont je viens de parler, n'eſt que momentanée, & ne ſe fait ſentir qu'au commencement de la cure, c'eſt-à-dire, lorſque mon remède ranime & met en action le Virus vénèrien, engourdi & appéſanti dans les chairs gonflées, & fait recouler

la gonorrée comme ſi c'étoit une chaude-piſſe toute rècente, au moien du débouchement du canal, qui dégagé des obſtructions, donne un cours libre aux matières virulentes.

On m'objectera peut-être, que l'introduction de mes ſondes chargées de médicamens, en agiſſant ſur les parties malades, peut auſſi quelquefois nuire aux parties ſaines ? L'objection ne ſeroit pas tout-à-fait déplacée ; mais j'y réponds par une ſolution, qui lève tout doute & toute équivoque.

J'ai un nombre infini de fois fait ſur cela une expèrience, que je ſuis prêt en tout tems de réïtèrer. J'introduirai une de mes ſondes dans l'Urètre d'une perſonne ſaine, & l'y laiſſerai 4. 5. ou 6. heures, afin qu'elle ait le tems d'agir ſur tous les corps glanduleux qui avoiſinent l'Urètre. Je la retirerai au bout de ce tems, ſans qu'on puiſſe s'appercevoir, que la moindre liqueur

étrangère s'y ſoit attachée. Je remettrai d'abord cette même ſonde ou une autre ſemblable, dans l'Urètre d'une perſonne malade, & en moins de cinq heures, je la retirerai chargée d'une matière purulente, qu'aura fournie la partie malade, ſans que la ſonde ſe trouve chargée d'aucune matière, aux endroits qui auront ſéjourné ſur des parties ſaines. Ma ſonde ne ſe trouvera chargée de matières, qu'à l'endroit qui aura touché la partie, ou les parties affectées de virus ou d'ulcères. Faut-il une preuve plus ſenſible, que ces ſondes ne nuiſent ni ne préjudicient en aucune façon aux parties ſaines?

Les ſondes, dont je me ſers, mettent en ſuppuration ſans douleur, le corps quelconque qui bouche, obſtrüe ou remplit le canal de l'Urètre, ſoit entierement ou en partie. Je détruis par le moïen de ces ſondes toute mauvaiſe chair, ſubſtance contre nature, hyperſar-

coſe, ou excroiſſance du tiſſu ſpongieux de l'Urètre, dont la matière purulente s'extravaſe dans le canal par l'ouverture des ulcères, qui altèrent la membrane & le tiſſu ſpongieux & les infectent. La ſtructure particulière du canal de l'Urètre, ne contribue pas peu à la production de ces accidens, & l'exulcèration qui en a été le principe, les entretient.

Les partiſans du relâchement, ou de la tonie des vaiſſeaux excrètoires des veſſicules ſeminaires, me pourront encore objecter que mon remède en picotant les parois des vaiſſeaux ſur leſquels il eſt porté, & fondant par ſon activité les liqueurs épaiſſies dans leurs tuïaux, peut de même que les remèdes appellés toniques, rétablir les choſes dans leur état naturel, & tarir la ſource d'un écoulement produit, ſelon eux, par ce relâchement, dont ils font parade.

Je réponds à cette objection, que

je ſerois bien fâché que mon remède fut de la même nature, & eut autant d'activité que les toniques. Ils n'auroit pas plus d'effet qu'eux ; on s'en eſt ſervi juſqu'ici ſans ſuccès. S'il étoit tel, il ſeroit auſſi pernicieux qu'il eſt ſalutaire & ſouverain, l'effet qu'il produit démontre viſiblement qu'il n'eſt point de cette catègorie. Il fait recommencer l'écoulement originel de la gonorrée en quatre heures de tems, ce que tous les toniques ne ſauroient faire. Il arrive cependant quelquefois, mais rarement, qu'il reſte plus long-tems à mettre les humeurs en ſuppuration. Ce n'eſt point au remède en ce cas qu'il faut s'en prendre, mais à la nature des obſtacles ſur leſquels il agit, qui ſont plus ou moins diſpoſés à recevoir le mouvement fermentatif, qui produit la ſuppuration. Ce n'eſt que par le moien de cette ſuppuration des humeurs épaiſſies, dans les bords des ulcè-

res, ou dans les excroiſſances fongueuſes ou calleuſes de l'Urètre, qu'on peut ranimer & rappeller, l'écoulement des matiéres virulentes, & c'eſt de cet écoulement, que dépend l'entiére gueriſon. Il peut arriver de très-facheux accidens de la ſuppreſſion ; mon remède a la propriété de provoquer cet écoulement, & de détruire radicalement tout ce qui ſe rencontre pour y faire obſtacle.

Les gens experts, & qui ont connoiſſance de la nature des cauſtiques, ne ſoupçonneront jamais qu'il en entre dans la préparation de mes ſondes, en voici la raiſon. Les cauſtiques ne pourroient pas attirer une ſi prompte ſuppuration, que celle qu'opére mon remède. Leur effet eſt de produire une eſcarre, & ce n'eſt qu'à la chûte de cette eſcarre, que commence la ſuppuration. Cette chûte eſt l'ouvrage de pluſieurs jours, & mon remède l'attire en quatre heures, il

eſt

eſt donc ſenſible, qu'il n'y entre point de cauſtiques.

Pour donner une preuve encore plus certaine de ce que j'avance, & lever juſqu'au moindre doute, j'obſerve que mes ſondes ne ſe chargent jamais de pus, qu'à l'endroit qui touche la partie malade de l'Urètre. Avant de les introduire, j'ignore quelle eſt cette partie malade; pour la connoître j'étends mon remède ſur toute la ſurface de ma ſonde, & ce n'eſt qu'en la retirant, que j'aperçois par le pus attaché à la ſonde, en quel endroit eſt le mal. Chaque fois que j'en introduis une nouvelle, elle ſe charge toujours au même endroit, & non ailleurs.

Si l'on conſidère que le tiſſu de l'Urètre eſt d'une ſi grande ſenſibilité que beaucoup de Malades ont peine à ſouffrir dans ſon canal l'introduction du moindre corps étranger ſi doux qu'il puiſſe être: Si l'on fait attention à ce que j'ai

ci-devant dit, que *la cuiſſon qu'opère l'introduction de ma ſonde n'eſt que momentanée, & ne ſe fait ſentir qu'au commencement de la Cure*, il ſera aiſé de conclure que je ne me ſers point de cauſtiques pour enduire mes ſondes.

Le cauſtique le plus benin qu'on pût imaginer cauſeroit dans l'Urètre des irritations inſupportables, cette partie eſt trop délicate pour pouvoir ſupporter les ſels acres du cauſtique. Quelque choſe qu'on puiſſe faire pour les adoucir ils ne peuvent jamais être ſi bien enveloppés ou émouſſés qu'ils ne ſe faſſent ſentir d'une façon cuiſante. Suppoſons même le cauſtique adouci au point de ne faire le premier jour qu'une légère impreſſion, elle ſera plus vive le lendemain, & ſa vivacité augmentera à meſure que les introductions ſeront multipliées, il n'en eſt pas de même de mon Remède, donc il n'eſt pas de nature cauſtique.

Je dis la même choſe des cathérètiques. Ils enflamment, rongent & ulcèrent l'Urètre, & ce qui eſt encore pis, ils n'agiſſent pas ſeulement ſur la partie qu'on a deſſein de conſumer, mais fort ſouvent ils corrodent auſſi celle qui eſt ſaine, au lieu que mes ſondes ne s'attachent qu'à la partie malade, & n'attaquent ni n'opèrent ſur celles qui ſont ſaines.

Quant aux Remèdes qu'on appelle conſomptifs, j'avoüe qu'ils ne ſont pas ſi pernicieux que les cauſtiques & les cathérètiques, mais ils ne laiſſent pas que de cauſer des douleurs inſupportables ſurtout dans une partie auſſi ſenſible que l'Urètre, l'on voit par là qu'il n'y a point de moïen plus sûr pour guérir ces Maladies rébelles & opiniâtres, que de les amener à ſuppuration. L'effet de mon Remède eſt de remettre l'ulcère invéteré au même état qu'il étoit lors de la Chaude-piſſe récente. *Ceux qui ont*,

dit Hipocrate, *des tubercules ou carnoſités en la cavité de la Verge, ſont guéris par la ſuppuration & éruption du pus.*

Le Remède dont je me ſers, va plus loin, il conduit l'ulcère à une parfaite guériſon en prolongeant la ſuppuration juſqu'à ce que l'humeur maligne qui la produit ſoit entièrement attirée au dehors ; or il eſt évident que tout ulcère, dont la malignité eſt épuiſée, ſe convertit en ſimple ſolution de continuité, & dès-là qu'il eſt facile à guérir. Mon Remède met en fonte & en ſuppuration les mauvaiſes chairs ſans toucher aux bonnes, il procure l'écoulement des matières virulentes qui entretiennent la malignité de l'ulcère : il eſt donc inconteſtable qu'il eſt très-propre pour opérer une guériſon parfaite, & j'ai l'exemple du ſuccès de cette opération ; que peut-on objecter de ſenſé contre cette épreuve ? Rien, à ce que je crois. Si par mes ſon-

des je parviens à diſcerner les parties ſaines, d'avec celles qui ſont infectées & corrompües, la raiſon en eſt fort ſimple ; c'eſt que l'humeur viciée eſt de nature à recevoir l'impreſſion des parties actives de mon Remède, au lieu que la membrane interne de l'Urètre met ce qui ſe trouve ſain à l'abri de leur atteinte.

L'on me demandera peut-être comment les ulcères de l'Urètre ne cèdent pas à la grande Cure, qui fait diſparoître ceux qui exiſtent dans les autres parties du corps ? Ma reponſe eſt aiſée. Il n'y a qu'à lire les Auteurs qui ont écrit ſur la Gonorrée, on verra que quand elle eſt compliquée avec la groſſe Vérole, elle ne ſe guérit pas par le grand Remède qui fait pourtant diſparoître les autres ulcères qui ſe trouvoient ailleurs. J'en ai vû la preuve par des malades que j'ai traité, qui avoient eſſuïé les uns une, & les autres juſqu'à deux & trois

frictions mercurielles ſans que la gonorrée en fut ſoulagée ; je n'entreprendrai point de pénètrer la cauſe Phiſique de ce Phénomene. Je ne parle qu'en Praticien, & non en homme qui cherche à forcer la nature dans ſes retranchemens pour l'obliger à me réveler ſes ſécrets. Je parle d'après l'expérience & les effets, ſans chercher à hazarder des raiſonnemens incertains ſur les principes & l'origine des cauſes.

Il en eſt de même de la queſtion ci-deſſus que de celle de ſavoir, pourquoi le grand remède ne guérit pas toujours les dartres vénèriennes ? Le Virus qui les produit & les entretient étant diſſipé, je ne vois rien qui dût en empêcher la guériſon ; cependant je ſais par expèrience que dans le cas où ces dartres échappent au grand remède, on ne vient à bout de les diſſiper que par des remèdes qui ne ſont point anti-vénèriens.

L'on pourroit encore demander s'il eſt poſſible que des ulcères puiſſent s'entretenir ſans de nouveaux progrès, pendant l'eſpace de 15. 20. & 30. années, & ſi dans ce long intervalle de tems ils ne devroient pas corroder & même rétrècir le canal ? On peut lire ce qu'a dit à cet égard le célèbre M. *Aſtruc*, l'on trouvera de quoi ſe ſatisfaire ſur cette queſtion. J'ajouterai ſeulement que ce qui prouve la malignité de l'ulcère malgré l'antiquité de ſa datte, eſt que l'action de mon remède venant à développer le ferment virulent qui eſt comme engourdi dans la partie malade, l'écoulement reprend ſa couleur originaire, c'eſt-à-dire la couleur jaunâtre ou verdâtre qu'il avoit dans ſon origine, & je puis aſſurer que les malades en cet état donnent la chaude-piſſe à celles qu'ils ont la témérité & l'indiſcrètion d'approcher. J'ai des preuves de cette vérité qui ne me

permettent pas d'en douter.

Une choſe me ſurprend, & qui paroît incompréhenſible, c'eſt de ſavoir comment un homme marié qui a un ulcère vénèrien ne donne pas la gonorrée à ſa femme, pendant qu'il la donne dans le tems qu'il fait uſage de mes remèdes. Je penſe, avec beaucoup d'autres, que ces ulcères ſe recouvrent d'une mauvaiſe chair qui ſuffit pour arrêter le paſſage de la liqueur, qui eſt le véritable foyer du Virus vénèrien, & que la ſémence qui ſort avec rapidité & même élaſticité, ne fait que gliſſer ſur cette chair qui couvre l'ulcère, & ne s'y arrête pas aſſés longtems pour s'impregner du Virus, ou d'une aſſés grande quantité de ce venin pour infecter les perſonnes qu'on approche, au lieu que pendant l'uſage des remèdes, la mauvaiſe chair qui ſert de couverture à l'ulcère, ſe trouvant rongée par mes ſondes, le pus coule avec plé-

nitude, & ſe joint à la ſémence qui coule le long des parois du conduit, & ne peut manquer de donner du mal à celle qui reçoit cette ſémence mêlée avec la corruption du pus de l'ulcère.

Au reſte il eſt encore aſſés difficile de décider, ſi cette ſémence éjaculée par-deſſus la mauvaiſe chair qui couvre l'ulcère, ne cauſe pas aux femmes des accidents de differentes eſpéces, quoique ce ne ſoit pas des gonorrées décidées. Tout ce que je ſais, c'eſt que les fleurs blanches n'ont jamais été plus communes qu'elles le ſont aujourd'hui. Ne pourroit-on point les imputer au Virus vénèrien, & les regarder comme une ſuite de ce même Virus dégéneré, qui tranſmis des pères & des mères aux enfans, auroit altéré la température des liqueurs, & dérangé leur équilibre ? Je ne donne pas cette réfléxion de mon crû. Elle eſt du célèbre Profeſſeur M. *Col de Villars.*

Les femmes ſont auſſi expoſées que les hommes à être attaquées de chaude-piſſes ou gonorrées virulentes ; mais elles ſont rarement ſujettes à la ſtrangurie habituelle, parce que leurs gonorrées ne ſe placent point ordinairement dans les proſtates ; leur ſiége eſt vulgairement dans les lacunes ou glandes du vagin, qui ſe trouvent abbreuvées des liqueurs ſéminales, & pénétrées des parties volatiles du Virus, qui ſe répand auſſi dans les glandes de *Cowper* ſituées près de l'anus à cauſe des orifices qui s'ouvrent auprès du lieu où naiſſent les caroncules mirtiformes.

Si une jeune fille ſe trouve avoir un écoulement totalement ſemblable à la gonorrée virulente, & avec les mêmes ſimptômes, il n'y a pas à douter que ce ne ſoit cette maladie, & qu'elle provient des approches d'un homme attaqué du mal vénèrien, parce qu'il eſt très-rare qu'une fille ait des fleurs blan-

ches, avant l'âge de puberté. Cependant l'on a vû de petites filles depuis 4. ans juſqu'à 10. ſans avoir été violées, c'eſt-à-dire ſans avoir ſouffert l'introduction, & ſans que l'himen ait été déchiré, attaquées de gonorrées virulentes, mais elles avoient été tourmentées & violentées, par les aproches d'un homme gâté.

Lorſque l'écoulement de ſemence eſt abondant, il épuiſe peu-à-peu la partie ſpiritueuſe & balſamique du ſang, & cauſe l'amaigriſſement, la phtiſie, & quantité de maladies non moins funeſtes, du nombre deſquelles eſt le *Tabes Dorſalis*, que les bons Praticiens regardent comme incurable. On voit les mêmes accidens arriver à ceux qui s'épuiſent avec les femmes.

Ces accidens cependant cédent à l'efficacité de mes remèdes, pourvû que la cauſe en ſoit vénèrienne, car l'écoulement peut auſſi bien provenir du reflux du Virus du

ſang, que de la trop grande déperdition de la matiére ſéminale.

Sur ce principe, il a ſemblé ſurprenant à des perſonnes expérimentées dans l'art de la medècine, que je ne commençaſſe pas la cure de mes malades, par l'uſage des anti-vénèriens, d'autant que les Maladies ci-deſſus déſignées étant produites par le Virus, il ne peut manquer de s'inſinuer dans le ſang, & de cauſer une vérole caractériſée, ou du moins des ſémences de ce mal, que des remèdes topiques ne ſont pas en état de détruire.

Je conviens de la ſolidité de cette objection, & j'en remercie ceux qui me l'ont faite. Je ne conteſte pas qu'il n'y ait des malades de l'eſpèce dont il s'agit, attaqués de la vérole par le progrès du Virus, qui a infecté la maſſe du ſang, mais je puis pourtant aſſurer que le plus grand nombre ne l'eſt pas. Il ſemble donc que dans cette incertitude, j'aurois tort de les faire paſſer

tous indiſtinctement par le grand remède. Quant à ceux qui l'ont en effet, je ſuis toujours à tems, & je m'aſſure qu'ils l'ont réellement, lorſqu'après une ample ſuppuration, je ne puis parvenir à cicatriſer l'ulcère de l'Urètre, que mes remédes ont reproduit. Je vois alors que l'obſtacle vient du Virus vénèrien qui circule dans le ſang, & dans ce cas je fais uſage d'un ſpécifique, ou enfin du grand reméde, & dès que le Virus eſt détruit, mon topique conſolide l'ulcère & le guérit.

J'uſe de beaucoup de précaution avant d'en venir à la grande cure, car il peut y avoir dans le ſang quelque choſe de vénèrien, ſans qu'il y ait pour cela une Vérole complette, & tel eſt l'effet de la ſuppuration que produiſent mes remédes, qu'elle ſuffit pour ſéparer du ſang le Virus foible, ou qui n'eſt point encore parvenu à un dégré de corruption totale. C'eſt ce que j'ai

pluſieurs fois experimenté ſur mes Malades.

Il n'y a rien en cela qui doive paroître extraordinaire ni ſurprenant, on voit en d'autres occaſions & dans d'autres maladies, arriver la même choſe. Par exemple, quoique le Virus peſtilentiel ſoit conſtamment répandu dans toute la maſſe du ſang de ceux qui ont le bubon ou le charbon, la ſuppuration évacüe cependant le Virus & l'expulſe de façon, que ces Maladies ſe guériſſent entierément. Pourquoi donc le Virus vénèrien ne pourroit-il pas prendre un ſemblable eſſor, par le moïen de la ſuppuration d'une partie ?

Au ſurplus, quand même le Malade ſeroit attaqué d'une maladie de l'Urètre, & de la Vérole tout enſemble, je me garderois bien de commencer par la cure de cette derniére, parce que j'ai remarqué que le mercure eſt très-préjudiciable, lorſqu'il ſe détermine à faire

ſon opération par les urines, c'eſt pourquoi dans le cas de complication des deux Maladies, je commence par celle de l'Urètre. La raiſon en eſt, que lorſque mes remèdes ont dégagé & rendu libre le canal, il m'eſt indifférent que le mercure agiſſe d'un côté ou de l'autre, les voïes ſont préparées, les Malades reſſentent tout l'avantage de cette précaution, & ſont par ce moïen à l'abri de l'inconvenient des effets du mercure, & de tout autre anti-vénèrien, dont je fais uſage ſuivant l'occurrence des cas.

Par ce que je viens de dire, il eſt aiſé de s'apercevoir, que mon reméde n'eſt pas purement empirique, que j'ai des ſondes de différentes qualités, & qui produiſent différens effets, dont l'application demande du choix, ſelon la nature & les circonſtances de la Maladie.

J'avertis le Lecteur, que je ne prétends point donner mon remé-

de comme univerſel, pour toutes les Maladies qui attaquent l'Urètre. Je préviens de bonne foi, qu'il ne guérit point les ulcères dans le corps de la veſſie, ni dans les proſtates, à plus forte raiſon dans les veſſicules ſéminaires. La vertu de ce remède ne s'étend pas au-delà des parties qu'il peut atteindre & toucher, ainſi je n'entreprends point ce que je ne puis eſpérer de guérir. Il eſt pourtant vrai, qu'il agit ſur les canaux excrètoires des réſervoirs, qui ſe dégorgent dans l'Urètre, & que c'en ſeroit ſouvent aſſés, pour dégager entierèment ces parties, & les remettre dans leur premier état, pourvû que l'ulcère qui s'y trouve, ne ſoit pas trop ancien, ou parvenu à un dégré de malignité, qui empêche la deſtruction de ſa ſubſtance, mais il faut toujours s'en tenir à ce que mon remède ne ſauroit agir au-delà du canal de l'Urètre. Je penſe même que quand l'Ulcère eſt au-delà, ou qu'il

qu'il ſe trouve dans les reins, il eſt incurable. Je puis me tromper, mais je ne cherche à ſurprendre, tromper, ni abuſer perſonne, je dis ſeulement mon ſentiment (ſauf meilleur avis.)

Heureuſement les cas épineux dont je viens de parler ſont rares, & ſe rencontrent peu ſouvent, mais pour les gonorrées & ſuites de ces maladies, rien n'eſt ſi commun, & je puis avancer ſans crainte d'être démenti, que je viens à bout de les guérir, ainſi que les ulcères qui ſe forment ou ſe rencontrent dans la portée du canal de l'Urètre. Voici à quoi l'on peut connoître le lieu où eſt placé l'ulcère. Si dans la gonorrée, le pus ſort avant l'urine, on peut être aſſuré que l'ulcère eſt placé dans le canal de l'Urètre. Si au contraire la ſortie de l'urine précède celle du pus, il eſt placé dans un des corps dont on vient de parler. Dans le premier cas, l'urine en rempliſſant le ca-

nal, pouſſe devant elle le pus qu'elle y trouve. Dans le ſecond, quand le pus ſort après l'urine, il ne peut provenir que d'un corps qui ſouffre compreſſion, & qui n'a de jeu pour l'écoulement, qu'après que la derniére goute de l'urine eſt exprimée.

„ Les Anciens, *dit Mr. Col de* „ *Villars pag.* 222., accuſant les „ carnoſités d'être les ſeules cauſes „ de la ſtrangurie habituelle, tâ- „ choient de les conſumer par les „ cathéretiques, qu'ils introdui- „ ſoient dans l'Urètre avec des „ bougies, mais ces remédes en- „ flammoient, rongeoient & ul- „ cèroient ce conduit, & par con- „ ſequent augmentoient le mal. "

Les Modernes ſe ſervent de bougies chargées de cauſtiques, ou bien de ſondes de plomb frottées de vif argent qu'ils introduiſent dans la verge, & les y font tenir jour & nuit, ou le plus long-tems que le malade peut les garder. El-

les ont la vertu, disent-ils, de dessécher, cicatriser & dilater; mais quel fond peut-on faire sur de pareilles promesses, quand on sait, à n'en pouvoir douter, que les frictions mercurielles générales, ou le grand reméde, qui fait rouler dans le sang une grande quantité de mercure, n'a pas plus d'efficace pour la cure de la gonorrée vénèrienne, ou autres vices de la même nature, que les frictions particulieres qui se font sur le perrinée & la verge?

Il est vrai que les sondes de plomb peuvent dilater le canal, en procurant l'affaissement des obstacles qui s'y rencontrent, & qui bouchent le passage de l'urine, mais ce reméde n'est que palliatif. Il opère souvent très-imparfaitement, & j'ai même remarqué que quelquefois l'Urétre se rebouche peu de tems après qu'on a retiré la sonde, de façon que l'urine ne peut plus sortir; je laisse au Lecteur ju-

dicieux à refléchir ſur le ſuccès qu'on peut attendre de ce remède.

Ce n'eſt pourtant pas que je condamne abſolument l'uſage des ſondes de plomb, au contraire je ſoutiens qu'il vaut mieux uſer d'un remède palliatif, tout imparfait qu'il eſt, que de s'expoſer à une iſchurie mortelle. Au reſte le froiſſement frequent d'un corps dur, tel que le plomb, doit rendre les carnoſités plus compactes, & par conſéquent plus difficiles à être pénétrées par les parties actives de mon remède, ſi je me ſervois en premier lieu de l'uſage des ſondes de plomb.

Il eſt vrai qu'elles ſont fléxibles, j'en conviens, mais il faut auſſi convenir avec moi qu'elles ne laiſſent pas que d'être fragiles, qu'elles peuvent même ſe caſſer dans la veſſie ou dans l'Urètre par quelques mouvements extraordinaires & imprévûs. Le cas arrivant, comme il eſt très-poſſible, quelle diſ-

gracieuſe ſituation pour un Malade ! Quelque fléxible & liant qu'on ſuppoſe le plomb, il eſt toujours beaucoup plus dur que l'Urètre, & par conſéquent on riſque par ſon uſage de meurtrir ce canal.

Malgré l'habitude de ſe ſervir de ſondes de plomb, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe ſert de bougies. L'invention n'en eſt pas nouvelle, il y a plus de 400. ans qu'on la met en pratique. Elles conſiſtent en un morceau de toile imbibé dans une compoſition & roulé ſur lui-même. Tout le talent eſt de trouver la véritable compoſition, ſans quoi l'on eſt forcé d'en abandonner l'uſage comme ont fait les Anciens, à cauſe des violens effets que produiſoit la bougie chargée de cauſtiques ou de cathérètiques.

Qu'on ouvre les Auteurs, & l'on trouvera la preuve de ce que j'avance dans *Gabriel Fallope*, *Fabrice Hildanne*, *& Parée*, ils en donnent tous trois la compoſi-

tion, & la métode de s'en ſervir.

Aquependens, *Sennert*, *Borelli*, *Alliés*, *Frontignan*, *Gadiſſen*, *Alphonſe Ferrejus*, *Pierre Foreſtus*, *François Piccetius*, *Euſtache Rudius*, *Muſitan*, *Lapi*, *Marini*, *Blegny*, *Saviardi*, *Vercelloni*, *Hartman Regius Broën*, & grand nombre d'autres ont traité la même matière, & enſeignent chacun leurs Remèdes ; on les trouvera rapportés dans la *Sylva Medica de Georges Walter imprimée en* 1679.

Les uns faiſoient leurs bougies de lut, d'autres de cuir, d'autres de cordes à boïau, de côtes de quelques feüilles d'arbres, de cire, de baleine, de plomb, & d'autres de différentes emplâtres. Les uns ſe ſervoient de tentes armées, les autres introduiſoient dans l'Urètre un cauſtique liquide par le moïen d'une cannulle. Il y en a qui rejettent tout cauſtique, tandis que d'autres ne croïent pas que la cure ſoit poſſible ſans le ſecours de ces

Remèdes. Comment les accorder ?

Pour moi je n'uſe ni de cauſtiques ni de cathérètiques, ſuivant que je l'ai ci-devant dit. Mes ſondes ne ſont point ſujettes aux inconvénients de celles, dont on vient de parler. La chaleur de l'Urètre les ramollit ſans pourtant rien diminuer de leur diamètre. Elles ſe prêtent à tous les mouvements que le Malade peut faire ſans meurtrir l'Urètre, comme le feroit indubitablement un corps dur. Cependant l'introduction de ce corps fléxible & délicat eſt quelquefois douloureuſe à ceux qui ont l'Urétre ſenſible, du moins dans les premiers jours qu'ils en font uſage.

Au moïen de mes ſondes je guéris entierement & radicalement les maladies de l'Urétre ſans aucun retour. Je n'entreprends point de Malades de ces ſortes d'accidents extraordinaires, ſans prendre d'eux un détail circonſtancié, & par écrit de leurs maladies juſqu'au jour

qu'ils s'adreſſent à moi. Je le leur fais ſigner, & enſuite je leur demande s'ils ont un Médecin ou Chirurgien de confiance, ſinon je leur en fournis un. Nous conſtatons enſemble l'état du Malade, après quoi je lui fais faire uſage de mes Remèdes. Dès qu'il eſt guéri, je fais conſtater la guériſon par le même Médecin ou Chirurgien qui a été témoin de la maladie, & j'en tire une atteſtation. Par ce moïen je me mets à l'abri de l'envie & de l'impoſture, & j'établis avec certitude l'effet de mes Remédes.

Pour prouver ce que j'avance & faire connoître au Public que je n'en impoſe pas, & ne cherche point à le leurrer ni ſurprendre, je joins ici les exemples de pluſieurs Cures que j'ai faites, avec le détail des circonſtances & accidens. Comme ces faits ſe ſont paſſés à Liege où je fais ma réſidence, il eſt aiſé d'en faire demeurer la vérité conſtante en cas de doute.

Differentes Cures de Maladies de l'Urètre faites à Liege par l'Auteur de ce Traité.

M.... Officier Danois âgé de 35. ans fut atteint d'une Gonorrée en 1736. Il ſe fit traiter par un Chirurgien de ſa Nation qui la lui fit diſparoître entièrement. Sans doute il ne lui donna d'autre ſoulagement que de l'arrêter, car peu de tems après il s'apperçut qu'il ne pouvoit plus faire d'éjaculation ſans une extrême douleur. Il reſſentoit des péſanteurs dans toute la longueur de la Verge & une douleur fort vive au gland, au col de la veſſie, aux reins, aux épaules, à l'eſtomach, à la tête, aux aînes, aux jambes, & principalement ſous la plante des pieds. Il prit pluſieurs anti-vénèriens qui ne le ſoulagèrent point, on le paſſa au grand Remède qui ne fit pas mieux, il prit quantité d'autres Remèdes qui

n'eurent pas plus de ſuccès. Il repaſſa une ſeconde fois par le Remède & n'en reçut aucun ſoulagement. Il courut une grande partie de l'Allemagne pour découvrir quelqu'un qui pût lui indiquer la cauſe de ſes ſouffrances & y trouver Remède. Mais après avoir conſulté tous les plus habiles Médecins & Chirurgiens qu'il pût trouver, il n'en fut pas plus avancé. M.... Médecin à Hanover l'entreprit, mais après l'avoir traité pendant ſept mois il fut obligé de l'abandonner. On lui conſeilla de prendre les Eaux & Bains d'Aix la Chapelle qui ne lui donnèrent aucun ſoulagement. M. de..... Médecin très-habile lui préſcrivit des Remèdes & un regime. Le tout fut infructueux. Ce même Médecin lui conſeilla pour une troiſième fois la grande Cure, s'imaginant qu'on pouvoit l'avoir manqué dans les deux précèdentes, il ſubit cette troiſième épreuve, & loin d'en être ſoulagé

il ſe trouva encore pis. Dès qu'il pût ſortir on l'envoïa aux Eaux de Spa. Il les prit, & n'en reçut aucun ſoulagement.

Déſeſpéré de tant de mauvais ſuccès, & pénétré de mélancolie, il alloit s'en retourner en Dannemarck en plus mauvais état qu'il n'en étoit parti. Avant de quitter ce Païs, il voulut voir un de ſes Compatriottes à Liege, il lui fit le récit de ſes triſtes avantures. Cet ami du Malade me fit l'honneur de me conſulter ſur un cas auſſi extraordinaire. Il m'amena cet Officier. Je lui dis qu'en 4. ou 5. heures je ſerois en état de décider ſi je pouvois le guérir ou non. J'introduiſis une de mes ſondes dans l'Urètre du malade, & l'en tirai au bout de 4. heures chargée de pus en trois différents endroits ; lorſque je connus ſon mal, je l'entrepris & l'ai guéri radicalement.

J'avoüe que ce ne fut qu'à la longue & avec beaucoup de peines

& ſoins. Je lui trouvai un obſtacle au milieu du canal. C'étoit un ulcère à bords calleux, un autre vers les glandes de *Cowper*, & un autre au Verumontanum. Un peu plus loin je découvris une excroiſſance fongueuſe également ulcérée. Je vîns à bout de tous ces accidens en trois mois. L'Urine venoit à plein canal. Lorſque je m'applaudiſſois du ſuccès de mes Remèdes, mon Malade ſe plaignit de certains tiraillemens aux aînes, tout le long des cuiſſes & à l'eſtomach, je lui fis prendre des ſpécifiques anti-vénèriens, qui le ſoulagerent beaucoup. Trois jours après qu'il en eut fait uſage, l'on vit paroître en abondance du pus, du ſable & des glaires mêlées de chairs pourries, ce qui a continué pendant 4. mois conſécutifs, à l'exception des chairs qu'on ne vit plus paroître au bout de ſix ſemaines. Le Malade eut la curioſité de ramaſſer une partie de ce ſable & en a emporté une boët-

te avec lui qu'il a fait voir à plusieurs perſonnes de diſtinction de cette Ville.

Je ne ferai point l'éloge de cette Cure, cela me ſièroit mal, cependant ſi l'on conſidére l'invétération du mal, & qu'on faſſe attention qu'on avoit uſé le Malade à force de remèdes, l'on ne pourra s'empêcher de la trouver d'une grande importance. J'ai eu le plaiſir de recevoir depuis des nouvelles de cet Officier qui me marque qu'il ſe trouve à préſent tout au mieux.

M. de..... Marchand d'Amſterdam établi en cette ville, âgé de 50. ans avoit gagné une Gonorrée en 1730. il ſe fit traiter, on lui tarit l'écoulement, on le crût entièrement guéri. Quelques années après il ſe maria, il n'eut point d'enfans. Il s'apperçut que ſa Verge racourciſſoit, & ſe courboit inſenſiblement à cauſe des obſtacles qui ſe trouvoient dans le canal, & qui le rendoient inhabile à l'acte vénè-

rien. Il conſulta pluſieurs Médecins & Chirurgiens qui lui ont fait prendre des Remèdes tant internes qu'externes pendant 18. ans : laſſé de tant de médicamens inutiles il réſolut de n'en plus prendre ; cependant vers la fin du mois de Septembre 1749. aïant entendu parler de mon Remède, il vint me voir. Je le ſondai, & retirai ma ſonde au bout de cinq heures chargée en deux différents endroits d'un pus grisâtre, qui ſe changea enſuite en couleurs jaune & verte, je lui promis de le guérir, & j'ai tenu parole.

Sa maladie conſiſtoit en un ulcère placé directement ſur la foſſe naviculaire, une groſſe tumeur au beau milieu de la Partie ſuperieure de l'Urètre qui cauſoit la courbure & le racourciſſement, une excroiſſance à quelque peu de diſtance en deça du Verumontanum, & un ulcère à bords durs & calleux au-delà, qui ne ſe manifeſta que

deux mois après que j'eus dissipé par une abondante suppuration les trois premiers obstacles.

M. de..... grand Bailly de..... en Allemagne, eut une Chaudepisse ordinaire en 1740. Il se fit traiter par un Chirurgien de sa Nation, l'écoulement disparut, il se crut guéri. Deux mois après, il vit paroître un écoulement, mais si douloureux & si abondant, qu'on crut qu'il avoit gagné une nouvelle galanterie, quoiqu'il assurât ne s'être pas même exposé à en courir les risques. On lui fit prendre quantité de Remèdes, qui bien loin de le soulager, augmentèrent son mal au point qu'il ne pouvoit plus uriner, & qu'il fallut plusieurs fois avoir recours à l'algalie pour le faire uriner. Il demeura quatre ans dans cet état sans espèrance d'en sortir. Je ne sais par quelle voïe il entendit parler de moi, il m'écrivit, me fit le récit de sa situation, & me pria de lui mander si je pouvois le

guérir ou non. Comme je n'aime pas à rien hazarder, qu'il n'y a que mes ſondes qui m'aſſurent de la qualité & de l'emplacement du mal, je lui mandai que je ne pouvois rien décider ſans le voir. Il vint. Je le ſondai, je lui trouvai différents obſtacles à l'écoulement de l'urine. Le premier à deux travers de doigt de l'orifice de l'Urètre, j'en vins à bout en 14. jours au moïen de mes ſondes. Un peu plus loin j'en trouvai encore un qui donnoit une matière virulente & puante, ce qui cauſoit ſans doute l'opiniâtre écoulement dont il étoit attaqué, je le detruiſis en 45. jours par le ſecours de mes ſondes & des anti-vénèriens que je donne en pareil cas. Mais un troiſième qui ſe trouva placé dans le voiſinage de la veſſie m'obligea d'emploier 57. jours pour l'emporter, & depuis ce tems, ce Bailly joüit d'une ſanté auſſi parfaite que s'il n'avoit jamais eu aucun mal.

M.

M. de..... Ingénieur Hollandois âgé de 60. ans, contracta en 1722. une gonorrée, il se fit traiter par un Chirurgien Irlandois qui l'assura de sa guérison, après l'avoir traité pendant 13. mois. Cinq années s'écoulérent sans aucun accident. Au bout de ce tems il s'apperçut d'une difficulté d'uriner. Comme il ne sentoit pas beaucoup de mal, il y fit peu d'attention ; mais voïant que cette difficulté augmentoit, & que l'écoulement de ses urines diminuoit, que même il sentoit quelque chose qui le gênoit dans le passage des urines, il consulta un Chirurgien Major qui lui fit prendre différents Remèdes pendant un an, au bout duquel il eut une rétention d'urine qui dura 14. heures. Revenu de cette crise, & craignant la rechûte il fut à Leide, & y consulta le célèbre M. *Boërhave*, l'un des plus grands Médecins & des plus habiles Professeurs de cet art que notre siècle ait

produit, il lui conſeilla de paſſer par le grand Remède. Il le fit, & loin d'en être ſoulagé, ſept ſemaines après qu'il en fut ſorti, il ſe forma un abcès au ſcrotum qui dégénera en peu de tems en fiſtule.

Neuf mois après il ſe forma une tumeur proche de l'Anus qui produiſit un nouvel abcès, & engendra une ſeconde fiſtule. On ſe ſervit pendant deux ans de nouveaux Remèdes également inutiles que les premiers. Le malade s'impatienta ſi fort, qu'il ne voulut plus rien faire, il paſſa quelques années dans ce déplorable état, cependant aïant entendu parler d'un Chirurgien Anglois, qui avoit acquis beaucoup de réputation pour la cure des Maladies vénèriennes, il s'adreſſa à lui. Ce Chirurgien le traita par l'uſage de certaines bougies, qui lui causèrent une nouvelle fiſtule au perrinée, il n'eut plus de reſſource que le dèſeſpoir, & quittant de nouveau tout re-

mède, il ſe rendit à Aix-la-Chappelle pour eſſaïer, ſi les eaux & bains ne lui ſeroient pas plus favorables que ce qu'il avoit fait juſqu'alors. Il en fit uſage pendant cinq ſemaines, auſſi infructueuſement que du reſte. Ne lui reſtant aucun parti à prendre, il réſolut de s'abandonner à la Providence; cependant étant prêt de partir, & ſe plaignant de ſa triſte ſituation, un Inconnu hazarda de lui dire qu'il avoit entendu parler d'un homme à Liège attaché au ſervice du Prince, qui guériſſoit ces ſortes de Maladies, mais qu'il n'en ſavoit pas le nom. Le Malade, attentif à ce récit, prit la route par Liège pour s'en retourner en Hollande. Il s'informa du Docteur..... qui pouvoit être celui qui guériſſoit des maladies ſemblables à la ſienne? Ce Medecin, qui connoiſſoit deux perſonnes au-deſſus du commun que j'avois guéri, eut la bonté d'accompagner chés moi l'Inge-

nieur Hollandois. Je le ſondai, & lui trouvai outre les trois fiſtules, dont il a été ci-devant parlé, le canal de l'Urètre plein d'excroiſſances dures, calleuſes & ulcérées, qui produiſoient un flux purulent, d'une puanteur inſupportable, & une difficulté extraordinaire d'uriner, & pour ſurcroît de malheur, de fréquents & violens accès de fièvre, qui le mettoient de jour en jour en danger de mourir. Je balançai à l'entreprendre. Je craignois de hazarder la réputation de mon Remède dans une cure auſſi ſcabreuſe, & ſur un corps auſſi épuiſé par les Remèdes qu'il prenoit depuis ſi long-tems. La compaſſion ſurmonta ma crainte, j'étois réellement touché de le voir tant ſouffrir, & depuis tant d'années. J'eſpérois du moins pouvoir le ſoulager ſi je ne le guériſſois pas entièrement. Je le mis dans l'uſage de mes remèdes, & en moins de huit mois de tems je l'ai

radicalement guéri de ſes fiſtules, excroiſſances calleuſes, ulcères, difficulté d'uriner & fièvre, malgré l'invétération de ſes maux & l'épuiſement de ſes forces.

Mr. de .... Avocat à Liege, âgé de 34. ans, nouvellement gueri d'une chaude-piſſe, qu'il avoit gagné à Bruxelles en 1748., en attrapa une ſeconde à Liege en 1749. dont on ne pût totalement guérir l'écoulement. Vers le mois de Novembre, il s'aperçut que le volume de ſes urines diminuoit, & qu'il ne rendoit les derniéres goutes qu'en s'efforçant & avec douleur. Cette difficulté augmenta au point qu'il fut attaqué d'une ſuppreſſion totale, qu'on ne put réprimer qu'à force de ſaignées, de bains, de lavemens, & autres relâchans, mais ces remèdes ne furent que palliatifs, la ſuppreſſion recommença ſi violemment, qu'il penſa en mourir, on réïtera les relâchans, ils lui firent du bien. Mal-

heureuſement pour lui, il ſe laiſſa perſuader pour l'introduction d'une ſonde dans l'Urètre, enduite d'onguent égiptiac. La rétention revint de plus belle, & fut ſi cruelle, que tout ce qu'on emploïa pour le ſoulager ne ſervit de rien. Dans cette extremité il eut recours à moi, je fus le voir, & le trouvai dans un état à faire pitié. Je le ſondai avec des peines infinies ; dès que les urines ſe furent écoulées, je lui introduiſis une de mes ſondes ſuppuratives, que je retirai cinq heures après, chargée de matières virulentes d'un bout juſqu'à l'autre. Il avoit outre l'écoulement une carnoſité près de la foſſe naviculaire, & une autre tout proche le verumontanùm. C'étoit cette derniére qui empêchoit l'écoulement des urines ; je l'entrepris, & le guéris radicalement en 53. jours.

Mr. de..... Directeur de..... âgé de 53. ans, aiant été attaqué d'une Gonorrée il y a 23. ou 24.

ans, en fut traité par un Chirurgien qui le guérit. Deux ans après il en gagna une nouvelle, dont les remèdes continués pendant trois ans, ne pûrent arrêter le petit écoulement qui reſtoit. Le Malade, qui vouloit à quelque prix que ce fut en être promptement débaraſſé, quitta ſon Chirurgien, & ſe mit entre les mains d'un Médecin, qui avoit la réputation de guérir les Maladies vénèriennes. On lui fit avaler beaucoup de priſes d'une poudre rouge, qu'on traitoit de ſpécifique. Il en prit pendant onze mois ſans être plus avancé. Il conſulta différens autres Médecins & Chirurgiens, qui lui ordonnerent différens remédes qui n'opérèrent rien. Enfin il ſe perſuada qu'il trouveroit ſa guériſon aux Eaux de Spa, il les prit & ne s'en trouva pas mieux. Il demeura quelques années ſans rien faire, ſupportant patienment un mal qui n'avoit rien d'abſolument inſup-

portable. Mais au bout de ce tems il eut une rétention d'urine, qu'on lui dit provenir de carnosités. Il se mit entre les mains d'un habile Chirurgien, qui après quelques bains, & quelques saignées, introduisit dans le canal de l'Urètre du Malade une sonde d'argent. Elle ne pût entrer sans une grande effusion de sang; on substitua à la sonde d'argent, d'autres sondes de plomb graduées, & l'on attaqua en même-tems l'écoulement par des frictions sur la partie, & des remèdes pris intèrieurement. Le Malade en reçut un grand soulagement, mais les aiant discontinué, il eut une nouvelle rétention d'urine, beaucoup plus vive que la précèdente. Elle dura 37. heures. Pendant cette crise on tenta plusieurs fois, mais inutilement, d'introduire l'algalie: on n'en put venir à bout; il fallut donc attendre patienment l'effet des relâchans, ou la mort. L'alternative qu'avoit

ſubi le Malade en cette rencontre, lui parut importante, & lui fit faire de ſérieuſes réflèxions. Il appréhendoit le danger d'une récidive trop périlleuſe, il s'adreſſa à moi. Je le ſondai & l'examinai ; je lui trouvai deux ulcères placés dans l'Urètre à peu de diſtance l'un de l'autre, & une tumeur dure qui bouchoit la plus grande partie du canal, je lui donnai mes remèdes, & en moins de 4. mois, j'ai eu la ſatisfaction de le voir uriner à plein canal, & joüiſſant d'une pleine & parfaite ſanté.

Mr. de.... Marchand de Maeſtricht, âgé de 43. ans, eut une Gonorrée en 1736. Avec quelques pillules de Térèbentine, & une ptiſanne qu'un de ſes amis lui donna comme deux remèdes certains & infaillibles, la Gonorrée diſparut entièrement, & le Malade ne ſe reſſentit d'aucun accident, & joüit d'une parfaite ſanté juſqu'en 1746.

Un jour qu'il monta à cheval, il

ſe ſentit un beſoin d'uriner ; il mit pied à terre , & crût pouvoir ſe ſoulager. Il fut atteint d'une ſtrangurie ſi cruelle & ſi douloureuſe , qu'à peine il pût gagner une Ville prochaine. Un Chirurgien lui donna quelque ſecours , & le mit en état de s'en retourner. A ſon arrivée à Maeſtricht, il fut attaqué d'une iſchurie ſi violente , qu'il manqua à en perdre la vie. On le rétablit de nouveau, mais chaque fois qu'il vouloit lâcher ſes urines, ce qui arrivoit preſqu'à tout moment , il ne ſortoit que des glaires , qu'il ne pouvoit expulſer qu'avec des douleurs cuiſantes. Deux mois après il lui ſurvint une petite tumeur au perrinée ; cette tumeur s'accrût en peu de tems, & devint de la groſſeur d'un petit œuf. Un habile Chirurgien en fit l'ouverture , & trouva l'Urètre percé , il fit ce qu'il pût pour le guérir , mais ſans ſuccès , il donna ſeulement quelque ſoulagement. Le Malade demeura 3.

ans dans ce fâcheux état & croioit n'en pouvoir ſortir. Un Libraire de ſes amis le fut voir & lui conſeilla de ſe tranſporter par la barque à Liege, & de me venir trouver, ce qu'il fit le 11. Octobre 1749. Je le ſondai, & lui trouvai outre ce que je viens de dire, la veſſie toute pleine de glaires, dont la ſortie lui cauſa beaucoup de mal pendant les 35. premiers jours, & ſa cure fut entièrement terminée en cinq mois douze jours.

Mr. le Marquis de..... Lieutenant Colonel des Troupes de France, âgé de 39. ans, avoit gagné une chaude-piſſe en 1735. Il en fut traité pendant 8. mois ſans qu'on pût tarir l'écoulement. On l'arrêta par le moïen d'injections aſtringentes, & d'une poudre qu'on lui fit prendre dans de l'eau de fleurs de Grenade. En 1741. il fut attaqué d'une retention d'urine. On fut obligé de le ſonder avec l'algalie, nonobſtant quoi il demeura tou-

jours exposé au même accident, avec des douleurs inexprimables. Il ne trouva d'autres moiens pour se soulager que les sondes de plomb. Il s'en servit avec assés de succès pendant cinq ans, mais après ce tems il ne pouvoit plus s'en servir sans excoriation de l'Urètre ; & le sang en couloit avec abondance au lieu d'urine, avec des douleurs mortelles. C'est en cet état qu'il se mit entre mes mains au mois de Janvier 1750. Je lui trouvai un polipe dans l'Urètre, placé à quatre travers de doigt de l'embouchure de l'entrée, & un peu plus loin une substance fongueuse, que je mis en fonte au moien de mes sondes, & dans l'espace de 5. mois & 7. jours il fut parfaitement guéri.

M. de..... Négociant de cette Ville, gagna une Gonorrée en Espagne qui ne coula que 5. à 6. jours. Après la suppression de l'écoulement, il ressentit une ardeur d'urine accompagnée d'une

grande tenſion tout le long de la Verge, des érections très-douloureuſes & des difficultés d'uriner. On tenta toute ſorte de Remèdes pendant deux mois ſans en tirer aucun ſoulagement. Son état empira à tel point que craignant pour ſa vie, on lui conſeilla de mettre ordre à ſes affaires. Il demeura long-tems dans cette triſte ſituation, & en ſeroit peut-être mort ſans un Chirurgien des Gardes Wallonnes qui trouva le moïen de faire recouler ſa Gonorrée & de le guérir. Il fut neuf ans ſans reſſentir la moindre incommodité ; mais au bout de ce tems, il s'apperçut que le fil des urines commençoit à diminuer, & que la Verge ſe courboit. Ne ſachant à quoi attribuer cette incommodité, il conſulta un Chirurgien qui lui fit prendre des purgations, des teintures apéritives, & des frictions d'onguent Napolitain ſur la partie. Cela ne produiſit aucun effet. Quatre mois s'é-

coulèrent ainſi, au bout deſquels il lui prit une rétention d'urine qui dura trois heures, & depuis ce tems elles lui devinrent très-frèquentes pendant trois ans, en ſorte qu'il ne pouvoit preſque plus uriner ſans le ſecours de l'algalie. Il vint chés moi le 9. Mars 1750., je le ſondai, & lui trouvai un gonflement extraordinaire à la ſubſtance ſpongieuſe & celluleuſe de l'Urètre cauſé par l'amas des humeurs, & un porreau placé vers la foſſe naviculaire. Je lui fis faire uſage de mes Remèdes & de mes ſondes & en 58. jours il fut parfaitement guéri.

Un Bourgeois de Verviers fut atteint au mois de Mars 1750. d'une Chaude-piſſe ordinaire, il ſe mit entre les mains d'un Chirurgien étranger, qui lui fit diſparoître l'écoulement en 3. ſemaines. Dix jours après qu'il ſe crût guéri, il ſentit des cuiſſons & des ardeurs d'urine qui augmentoient de jour en jour, & lui causèrent une inflammation. Il

eut recours à un autre Chirurgien qui le ſaigna, & lui appliqua divers cataplames émollients qui le ſoulagèrent beaucoup, mais ſix jours après, il eut une retention d'urine avec un étranglement ſi fort qu'il en penſa mourir. On mit en œuvre la Saignée, les Lavemens & les Bains ; en un mot on le tira d'un pas auſſi dangereux, mais ce ne fut pas pour long-tems. La retention d'urine le reprit 6. fois en 22. jours. Il vint à Liege le 2. Avril chés un de ſes Parens qui me l'amena. Je le ſondai, & ne lui trouvai aucun obſtacle de réſiſtance. Je lui introduiſis dans l'Urètre une de mes ſondes ſuppuratives, qui renouvella quatre heures après la Chaude-piſſe qu'on lui avoit arrêtée trop-tôt. L'écoulement fut fort abondant & très-verd pendant 33. jours, enſuite la matière commença à devenir blanche, je changeai les ſondes, & elle tarit en 19. jours.

Le Sieur .... maître Braſſeur de

Bruxelles avoit un écoulement virulent depuis onze ans, beaucoup d'ardeurs, & l'urine qui ſortoit comme d'un arroſoir, une tenſion très-douloureuſe depuis le ſiège du mal, juſqu'à l'extrémité du gland ; ſes urines étoient toujours bourbeuſes, huileuſes, ſaffranées & ſouvent puantes. Je le ſondai & lui trouvai un ulcère malin dans l'Urètre & pluſieurs excroiſſances fongueuſes entre les conduits excrètoires des veſſicules ſéminales & ceux des glandes de *Cowper*, qu'une infinité de remèdes adminiſtrés par d'habiles gens, n'avoient pû détruire. En 64. jours je vins à bout de tous ces accidens. Je croïois toucher à la guériſon parfaite, lorſque je découvris un autre ulcère du côté de la veſſie. Six ſemaines de bonne ſuppuration ſembloient l'avoir détergé, mais contre toute attente, je vis ſortir avec les urines une grande quantité de pus qui fourniſſoit des clapiers, dont la ſituation

tuation étoit hors la portée de mes ſondes, & le malade ne pût guérir. Ceci prouve clairement ce que j'ai avancé que mon Remède n'agit que ſur les parties qu'il peut toucher, auſſi ne prétends-je pas lui attribuer plus de vertu qu'il n'en a, & l'on voit que j'avoüe de bonne foi l'étendüe de ſa force.

M. de..... homme de diſtinction de cette Ville, avoit déja eſſuïé cinq gonorrées en différents tems. Devenu ſage par ces triſtes épreuves, il vivoit depuis 3. ans avec beaucoup de retenüe. Ne ſe ſentant aucun mal il ſe croioit à l'abri de tout accident, lorſqu'il s'apperçut d'un ſuintement à la verge, mais ſans douleur. Il conſulta un Médecin qui lui ordonna l'infuſion de menthe. Il la prit pendant deux mois, au bout de ce tems il s'apperçut d'un écoulement, & d'ardeurs d'urine, qui peu-à-peu augmentèrent à tel point, que le fil des urines diminua juſ-

qu'à en éprouver quelquefois la ſuppreſſion. On eut recours à la ſaignée & à divers remèdes qui calmèrent les accidents les plus preſſants ; mais le canal demeuroit toujours extrèmement embarraſſé. Un jour entr'autres il lui prit une ſuppreſſion totale des urines qui dura 23. heures, & qui le mit à l'extrémité, attendu que la ſonde ne pût jamais entrer dans la veſſie quelqu'effort qu'on fît pour l'y pouſſer. On emploia les relâchans qui donnèrent quelque ſoulagement. Un Chirurgien conſeilla des ſondes de plomb qui firent bien pendant quelque tems ; mais le malade les aiant négligé neuf ou dix jours à cauſe du mal qu'elles lui faiſoient, il retomba dans les mêmes inconvenients. On fit uſage de frictions mercurielles qui ne produiſirent aucun effet. On s'adreſſa à un autre Chirurgien qui promit de guérir le malade avec certaines bougies de ſon inven-

tion, il ſe détermina à éprouver ce remède, mais malheureuſement il ne fit qu'une augmentation de douleur qui devint inſupportable. C'eſt dans cette ſituation que je fus conſulté. Je ſondai le malade, & lui trouvai un déſordre étonnant dans la verge, cauſé par les bougies chargées de cauſtiques, dont on s'étoit ſervi. Il y avoit dans l'Urètre ſix ulcères remplis de chairs ſpongieuſes. Le premier étoit placé à l'entrée au deſſous du gland. Quatre tout du long du canal, à peu de diſtance l'un de l'autre, & le plus mauvais dans le corps même du Verumontanum. Je guéris radicalement tous ces ulcères en ſept mois, & le Malade s'eſt porté depuis parfaitement bien, ſans reſſentir le moindre mal.

M. de..... Gentilhomme du Duché de Luxembourg, avoit déja eu une gonorrée; il fut atteint d'une ſeconde en 1718. Dix-neuf mois de remèdes, ne pûrent tarir

entierement l'écoulement. Cependant comme il vouloit abſolument s'en débaraſſer à quelque prix que ce fut, il s'adreſſa à un Chimiſte renommé qui lui arrêta ſon écoulement en 42. jours par le moïen de certaines gouttes qu'il lui fit avaler, & pour leſquelles il reçut cent ducats de récompenſe. Au bout de deux années qui s'écoulèrent aſſés tranquillement, il lui ſurvint une rétention d'urine d'autant plus dangereuſe, qu'on ne pouvoit y introduire l'Algalie. On le ſaigna huit fois pendant les 50. heures que dura ſa rétention. On lui donna trois lavements, & l'on vint enfin à bout de lui faire lâcher un peu d'urine & beaucoup de ſang. On réïtéra l'Algalie qui ne paſſa qu'avec grande difficulté à cauſe d'une excroiſſance de chair dure & calleuſe qui en empêchoit l'entrée. L'on prit le parti d'introduire dans l'Urètre des Sondes de plomb afin d'affaiſſer cette chair, & d'entre-

tenir la dilatation du canal, cet expédient réüſſit pendant quelques années ; mais un jour le Malade fit un excès de boiſſon, l'urine ſe ſupprima & ne ſortit plus que goute à goute avec effort & douleur. Il demeura quatre ans dans cet état, & l'on ne peut ſavoir combien de tems il y ſeroit reſté. Un Officier François, qui me connoiſſoit fort, ſe trouvant chés ce Gentilhomme & le voiant ſouffrir, apprit de lui la cauſe de ſes douleurs. Cet Officier lui propoſa de m'écrire ſon hiſtoire, & l'aſſura que je le guérirois, s'il ſe trouvoit dans le cas de ma nouvelle mètode. Je reçus une Lettre fort détaillée, à laquelle je répondis qu'il falloit que le Malade vint à Liege, afin que je puſſe l'examiner, & qu'en 4. ou 5. heures de tems je lui dirois ſi je pouvois le guérir ou non. Il vint, je le ſondai, & lui trouvai une carnoſité au beau milieu de l'Urètre en for-

me de verrüe, & deux plus mollaſſes à fort peu de diſtance du Verumontanum. Je mis en fonte toutes ces carnoſités, & j'eus la ſatisfaction de guérir parfaitement le Malade en 19. ſemaines.

M. le Chevalier de.... âgé d'environ 60. ans, attrappa une gonorrée en 1726., dont le traitement fut négligé. Malgré cela pluſieurs années ſe paſſèrent ſans qu'il en reſſentît aucun mal; mais en 1743. il s'apperçut que le volume de ſes urines diminuoit, & qu'il ne les rendoit qu'avec peine. Il n'y fit qu'une légère attention; cinq mois après il eut une diſurie qu'il regarda comme une diſpoſition à la gravelle. Il conſulta pluſieurs perſonnes qui lui donnèrent des remèdes contre la maladie dont il ſe diſoit attaqué. Voiant que ces remédes n'opèroient point il les abandonna, & prit le parti de ſouffrir patiemment. Cependant aiant entendu parler d'un Chirurgien ha-

bile, il le conſulta. On lui donna des remédes, qui bien loin de débarraſſer le canal, produiſirent un effet tout contraire. Un très-expert Chirurgien de Liege fut appellé, il fit très-adroitement la ponction au perrinée, & les urines ne coulèrent plus que par cette ouverture. Elle devint fiſtuleuſe & le canal de l'Urètre ſe boucha entierèment. Dans cette extrêmité l'on conſeilla au Malade de paſſer par le grand Remède, il le fit mais ſans aucun ſuccès. Quoique le mercure ſoit, de l'aveu de tout le monde, le plus grand & le plus parfait ſpécifique contre la Vérole & ſes accidents, la gonorrée lui réſiſte; il ne l'emporte point, comme je l'ai déja dit ailleurs; après que le Malade eut ſubi la grande cure, on lui continua les frictions ſur la verge, le perrinée & les aînes qui n'opérèrent point ſa guériſon. Il vint chés moi le 2. Décembre 1749. j'eus bien de la pei-

ne à le ſonder, parce que toute l'étendüe du canal étoit bouchée par des excroiſſances. Je les détruiſis en 4. mois & demi, & la fiſtule ſe ferma 24. jours après.

Un jeune homme de cette Ville, âgé de 35. ans, vint un jour me conſulter ſur une difficulté d'uriner & un écoulement virulent qui étoit une ſuite d'une Gonorrée qu'il avoit eu en 1739. On l'avoit traité avec des Bolus, Poudres, Ptiſanes, & Injections aſtringentes. Les dernières avoient tellement rétrèci le canal de l'Urètre qu'il me fallut bien du tems pour en relâcher le tiſſu. Quand j'en fus venu à bout il urina aiſément, alors j'attaquai l'écoulement & le guéris parfaitement en deux mois. Je ne lui trouvai aucune excroiſſance. Sa difficulté d'uriner n'avoit d'autre cauſe que le rétrèciſſement du canal, & l'écoulement procèdoit d'un ulcère à bords calleux, placé dans la ſubſtance même du verumontanum,

M. le Comte de .... âgé 58. ans, fut attaqué d'une Gonorrée accompagnée de deux Chancres & d'un Bubon vénèrien. On ſe ſervit de la ſuppuration, elle fut abondante, mais elle ne diminua point la Gonorrée. Le Malade content de ſe voir guéri du Bubon & des deux chancres, s'embarraſſa fort peu de l'écoulement qui, effectivement ne lui faiſoit pas grand mal, il abandonna les Remèdes, & n'en voulut plus entendre parler. Il fut 14. ans dans cette ſituation. Au bout de ce tems, il vit diminuer le fil de ſes urines peu-à-peu au point qu'il ne les rendoit plus que comme un fil d'archal très-mince, & enſuite goute-à goute. Il avoit eu plus de 200. rétentions d'urines plus ou moins longues en différens tems depuis cette interruption du cours des urines. On l'en avoit ſoulagé à force de Saignées, de Lavemens, de Bains, de Cataplaſmes & autres relâchans, car

inutilement on avoit plusieurs fois essaié d'introduire l'algalie, qui ne pût jamais passer. Il avoit depuis 15. mois une perte involontaire d'urines. Ce fut avec toutes ces Maladies compliquées qu'il vint me trouver, malgré les Prognostics de M.... Médecin, & de M.... Chirurgien qui l'avoient assuré qu'aucun Remède ne le pouvoit guérir. Je me mis en devoir de le sonder, mais je n'y pus parvenir à cause des callosités endurcies qui mettoient obstacle à l'introduction de mes sondes. J'usai des molles & suppuratives qui mirent peu-à-peu en suppuration les corps étrangers, & en sept semaines, je vins à bout de pénètrer jusqu'au voisinage du verumontanum, que je trouvai entièrement ulceré, & tout entourré de duretés squirreuses, qu'il me fallut beaucoup de tems pour mettre en fonte. Dès que j'eus pénètré dans la vessie, il en sortit une si grande abondance de matières mêlées de

glaires, & d'un ſable groſſier, que je crus qu'elle étoit criblée d'ulcères & de clapiers, ce qui auroit été incurable, mais heureuſement le mal étoit au voiſinage de la veſſie, & mes Remèdes l'emportèrent & guérirent parfaitement M. le Comte, ſans qu'il ſe ſoit reſſenti depuis de la moindre incommodité.

M. le Baron de.... âgé d'environ 40. ans, eut une Gonorrée en 1731. il fut traité pendant 18. mois par un Chirurgien qui ne pût réüſſir à lui tarir un écoulement qui lui reſtoit, mais dont il ne ſouffroit aucune douleur. Il ſe perſuada, mal-à-propos certainement, que le Chirurgien faiſoit durer cet écoulement pour tirer de lui plus d'argent, il ſe remit entre les mains d'un autre. Il arrêta effectivement l'écoulement par l'uſage imprudent des injections acres & aſtringentes qui occaſionnèrent une inflammation & un étranglement ſi forts qu'il manqua de mourir d'une ré-

tention d'urine qui dura 53. heures. On tenta plusieurs fois l'introduction de l'algalie, qui ne pût jamais passer au delà du verumontanum, il fallut avoir recours aux relâchans qui produisirent quelque effet. Un troisième Chirurgien qu'on avoit fait venir, proposa fort à propos d'introduire dans l'Urètre des sondes de plomb frottées d'onguent Napolitain, tant pour empêcher que le canal ne se rebouchât de nouveau que pour donner jour à la matière, afin qu'elle pût s'écouler, mais malgré ce Remède, quoique très-excellent, l'écoulement ne venoit que par intervale, & en si petite quantité que l'excrétion de l'urine étoit fort douloureuse & difficile. Le malade supporta patiemment son mal pendant deux ans, mais la crainte de retomber dans des douleurs pareilles à celles qu'il avoit déja souffertes, l'engagea à s'informer s'il ne se trouveroit point quelqu'un qui

pût lui donner du ſoulagement. Un habile Médecin de Londres à qui l'on avoit écrit, ordonna de fréquentes petites Saignées, des Lavemens adouciſſants la diète blanche, & de ne jamais uriner que dans du lait tiède en y plongeant toute la verge juſqu'à la racine ſans negliger les fomentations émollientes. Cela fut exécuté de point en point, le malade ſe portoit mieux de jour en jour, & ſix mois après il n'eut plus de douleur. Il vécut pluſieurs années dans cette ſituation ſans ſouffrir la moindre incommodité, lorſque tout-à-coup il eut une difficulté d'uriner qui dura une heure & demie, ſix jours après une autre qui dura trois quarts-d'heure, & enſuite il en eut fréquemment beaucoup d'autres qu'il attribuoit à la pierre qu'il croïoit avoir, parce qu'il ſe ſentoit quelque choſe qui bouchoit le canal. Quelque tems après il ſe trouva attaqué d'une dyſurie, &

enſuite d'une iſchurie très-dangereuſes. On eut recours à un Chirurgien qui le ſonda, mais avec des peines infinies. Dès qu'il eut uriné on lui introduiſit une bougie de cire enduite d'huile d'amande douce qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'un quart-d'heure, ou une petite demie-heure tout au plus à cauſe du mal qu'elle lui faiſoit. On en ſubſtitua une ſeconde à la première. Elle étoit faite de corde à boïau, & enduite d'un onguent que le Malade ne pût ſupporter : dans cette fâcheuſe extremité, ce Baron aiant entendu parler de moi m'adreſſa une Lettre contenant le détail de ce que je viens de dire, & à la ſuite on me demandoit ſi je prévoïois pouvoir guérir la perſonne. Je fis réponſe à cette Lettre du 17. Décembre 1749. que je ne pouvois rien décider ſans voir le Malade. Dix jours après il arriva. Sa ſituation étoit digne de compaſſion. Je le ſondai, & lui trou-

vai dans le canal deux ulcères ſordides en deça des glandes proſtates. Je le mis à l'uſage de mes Remedes, & malgré ſon pitoïable état, en quatre mois & ſix jours, je le mis ſur pied & il partit de chés moi très-bien guéri.

Un Marchand Epicier âgé de 42. ans avoit eu trois Gonorrées ordinaires, que ſon Chirurgien traita fort bien & guérit. Il eut le malheur d'en attraper une quatriéme en 1744. Cette dernière eut un ſuccès bien différent des autres, le Malade prit des remèdes pendant trois ans & demie, ſans qu'on pût arrêter l'écoulement virulent dont il étoit tourmenté. Le 6. Janvier 1749. l'urine ne ſortoit plus que goute-à-goute avec douleurs, cuiſſons, efforts & ardeurs, accompagnés d'une envie perpétuelle d'uriner. On lui paſſa ſouvent l'algalie, qui lui cauſoit un mal inſuportable, ce ſecours lui devint enſuite inutile, on eut recours aux ſaignées,

qui firent un peu d'effet, mais ne purent remèdier à une ſtrangurie très-douloureuſe qui ſubſiſtoit toujours. Il vint un jour me conſulter; je le ſondai, & lui trouvai une excroiſſance de chair à deux travers de doigt de l'entrée du canal, une ſeconde ſpongieuſe un peu plus avant, & un ulcère à côté des proſtates, qui fourniſſoit l'écoulement opiniatre dont il s'agiſſoit. Je le traitai avec mes ſondes, & en 33. jours il fut guéri.

Un Taneur de cette Ville, aiant été guéri d'une chaude-piſſe, en contracta une ſeconde trois ans après la guériſon de la premiére. Cette derniére étoit accompagnée de quatre petits chancres, que toute l'habileté du Chirurgien dont on ſe ſervit ne pût guerir radicalement, ni arrêter l'écoulement. Il fit bien à la vérité diſparoitre ces chancres, mais ils ne tardérent pas à ſe réproduire. On en vint au grand remède qui les guérit, mais non

non l'écoulement. Cinq mois après être ſorti de la grande cure, les urines avoient beaucoup de difficulté à ſortir, & le Malade ne pouvoit uriner ſans cuiſſon & grandes douleurs. A cette difficulté ſuccédèrent de fréquentes rétentions, & l'urine ne trouvoit de paſſage que goute-à-goute, & avec des efforts extraordinaires; & malgré cela il y avoit encore un grand écoulement virulent. Le Malade vint me trouver, je le ſondai, & lui trouvai une carnoſité à un tiers du canal, & un ulcère au verumontanum qui fourniſſoit la matière de l'écoulement. Je le traitai ſuivant ma nouvelle mèthode, & dans l'eſpace de 50. jours il fut guéri. Pour moi j'ai toujours crû & crois encore, que la carnoſité qui ſe trouva dans l'Urètre, étoit une ſuite, & pour ainſi dire, une végétation de ſa premiére chaudepiſſe.

Mr. le Marquis de..... âgé de

72. ans, eut en 1730. une Gonorrée ; c'étoit la cinquiéme. Probablement elle fut plus maligne que les quatre premières, ou plus négligée, car outre un abondant écoulement d'une matière très-virulente, il ſouffroit des ardeurs d'urine très-vives ; à force de remèdes l'écoulement s'arrêta, ſans cependant être abſolument tari.

En 1746. il commença à ſentir des picotemens & des ardeurs inſupportables cauſés par les glaires & le ſable que les urines charioient. Il conſulta pluſieurs Médecins & Chirurgiens, qui ne lui donnerent pas grand ſoulagement. Il entendit parler à quelqu'un de ma nouvelle mètode, il me fit prier par un de nos amis communs d'aller le voir. Non-ſeulement il ne pouvoit pas ſortir, mais même ſe remuer. J'y fus, & le trouvai appuïé ſur une table, ne pouvant ſe tenir aſſis ſans ſouffrir des douleurs exceſſives. Il me fit l'hiſtoire détaillée de ſes maux

avec encore bien plus de circonſtances, que je n'en ai ci-deſſus rapporté; il ſe perſuadoit avoir la pierre. Je le ſondai en préſence de Mr. de.... Docteur en Médecine. Je lui trouvai dans le canal de l'Urètre un ulcère extrémement calleux, & un autre directement aux glandes proſtates qui rendoit un pus virulent. Je fondis en ſix ſemaines les bords calleux de ces deux ulcères, mais le pus continuant à ſortir avec abondance, ce qui ne pouvoit plus provenir des ulcères, je compris qu'il falloit qu'il y eut quelqu'autre partie viciée. Je pénètrai avec mes ſondes juſques dans la veſſie. Je la trouvai tellement offenſée, que je ne pûs m'empêcher de dire au Médecin, qu'il n'y avoit abſolument pas de remède, & que le Malade ne pouvoit éviter la mort. Je ne prognoſtiquai que trop juſte, le Marquis mourut cinq ſemaines après.

M. de... âgé de 40. ans ſouffroit

depuis 12. ans d'une difficulté d'uriner. Il me conſulta le premier Mars 1750. Il m'avoüa qu'il avoit fait pluſieurs remèdes qui n'avoient eu aucun ſuccès. Les ſondes de plomb, les bougies de cire, les eſcarotiques & les cauſtiques n'avoient point été épargnés. Ces derniers avoient conſidérablement augmenté le mal au lieu de le diminuer. Je le ſondai, & lui trouvai une éroſion de portion des parois du canal, qui cauſoit plus ou moins de gonflement, & une petite tumeur ſquirreuſe ſur la bulbe de l'Urètre. Je lui dis, en préſence de trois perſonnes, que j'allois tenter de le guérir, mais que j'appréhendois fort que les remèdes corroſifs dont on s'étoit ſervi à ſon égard, ne rendiſſent les miens inefficaces. J'augurai juſte, tout ce que je pus faire pendant trois ſemaines ne ſervit à rien, & ne lui procura aucun ſoulagement. Je ne voulus pas aller plus avant, je l'exhortai à pren-

dre patience, & l'assurai que toute autre qui entreprendroit de le guérir, n'auroit pas un sort plus heureux que moi. Il ne m'en crut pas, il se mit entre les mains d'un Chirurgien étranger ; celui-ci promit de le guérir en trois mois, le marché fut fait pour la guérison à 60. ducats, dont moitié fut païée d'avance, réüssit-il ? Pour ne point laisser le Lecteur en suspens, je le préviens que non. Il commença par deux saignées, il fit prendre des bolus, après quoi il introduisit dans l'Urètre du Malade une bougie faite de cuir de cheval, armée d'un caustique liquide, suivant qu'on l'a dit, car je ne veux rien prendre sur mon compte dans ce que j'avance. De quelque façon que fut composée la bougie, son usage attira une si violente inflammation, que le malade en fut à l'extrémité. Depuis ce tems cet infortuné mène une vie triste & languissante, sans aucun espoir de guérison. Il s'est cependant trou-

vé à Liege un Chirurgien du Païs, qui par des relâchans, a diſſipé la cruelle inflammation que les cauſtiques avoient occaſionnnée. Mais quant à la guériſon parfaite, il n'y en a point à eſperer, les parties ſur leſquelles on doit opèrer pour donner des remèdes, ſont trop rongées & corrodées pour pouvoir jamais, de quelque façon que ce ſoit, être rétablies en leur premier état.

Il y a quelque tems qu'on me propoſa d'entreprendre M. de.... mort en 1750. aux environs de Liege d'une iſchurie. Je ne voulus point me charger de cette cure, parce que l'aiant ſondé 20 jours avant ſa mort, je le trouvai hors d'état de faire uſage de mon Remède. Il avoit toute l'Urètre écorchée & rongée; les glandes, la ſubſtance ſpongieuſe & celluleuſe deſſéchés, & le Verumontanum ſquirreux & endurci, par conſéquent incurable.

J'aurois pû citer encore pluſieurs

exemples, ceux-là ſuffiſent. Peut-être même trouvera-t'on que j'en ai trop emploié, mais j'ai été bien aiſe d'en raporter un aſſés grand nombre, pour faire ſentir la différence des accidents qui ſe rencontrent dans les maladies de l'Urètre. Il ne me reſte plus en finiſſant ces Traités, qu'à les terminer par de courtes réfléxions.

L'on a vû dans le premier l'importance de s'adreſſer à de bons Praticiens & gens expérimentés pour les maladies vénèriennes, & les inconvénients qui réſultoient de prendre un parti différent. Dans le ſecond on a vû des exemples frappans, & capables d'intimider, des déſordres, qui naiſſent d'une Cure inſuffiſante de ces maladies.

A combien de dangers, peines, & douleurs n'ont point été expoſés la plûpart des Malades que j'ai cités ? Quelles triſtes & longues épreuves n'ont-ils pas fait des plus cruels tourments ? Il en a coûté

la vie à quelques-uns, & à d'autres des ſouffrances dont la durée eſt preſqu'incompréhenſible. On ne ſe retrace qu'avec horreur & compaſſion les maux qu'ils ont enduré. Les uns brûlés & rongés par des cauſtiques, les autres épuiſés & anéantis par une multitude de Remèdes inutiles pour leur guériſon, & d'une dépenſe infinie pour s'être adreſſés à gens qui n'ont point connu leurs maladies, & qui les ont traités ſuivant l'idée qu'ils s'en formoient. Quelle perplexité!

J'avoüe de bonne foi que je pourrois tomber dans les mêmes erreurs, ſi une longue expèrience ne m'avoit inſtruit pour la Cure des Maladies vénèriennes. Quant à celles de l'Urètre mes ſondes ſont pour moi une fidéle & infaillible bouſſolle, qui m'indique avec certitude le lieu où réſide le mal. Je ne puis donc me tromper qu'à l'égard du tems.

Sur cet article je ne puis rien fi-

xer ; à meſure que le venin ſe développe j'y apporte Remède. Il ne paroit pas tout à la fois. Les ſuppurations le manifeſtent petit-à-petit. Mes médicaments ne précipitent rien, crainte de trop fatiguer le Malade ou de le ruiner & affaiſſer, comme font les cauſtiques & catérètiques. L'Urètre eſt une partie trop délicate & trop ſenſible, pour la violenter par des Remèdes forts & corroſifs, & tous les corps qui l'avoiſinent ſont de même nature.

On a vû dans les exemples que j'ai cités, les funeſtes & dangereux effets de la négligence de ceux qui laiſſent invétérer en eux des maladies, qui dans leur origine étoient de peu de conſéquence, & qui par la ſuite ſont devenües incurables ou très-difficiles à guérir. J'exhorte donc ceux qui ſe trouvent dans des poſitions critiques du côté des maux de l'Urètre, d'y apporter un prompt Remède.

Ceux qui me feront l'honneur de s'adreſſer à moi, tant pour ces maux que pour les Vénèriens, peuvent être aſſurés que je ne leur groſſirai, ni diminuerai les objets, & que, dès qu'ils s'y prendront de bonne heure, leur guériſon deviendra bien plus prompte & plus facile.

Je me ſuis appliqué particulièrement à la connoiſſance des maladies, dont je parle dans mes Traités. J'en fais tous les jours une nouvelle étude pour tâcher de perfectionner mes découvertes. Les ſuccès que j'ai eus me perſuadent que je n'ai pas travaillé inutilement, & je n'épargnerai ni ſoins ni veilles pour acquérir de nouvelles connoiſſances dans mon art, & me rendre de plus en plus utile au Public.

F I N.